

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

GALERIE LITTÉRAIRE

CLÉMENT MAROT

CLÉMENT MAROT résume assez bien, à lui tout seul, les qualités & les défauts du cycle poétique qu'on a nommé chez nous l'école gauloise. Cette école commence par un vrai, un grand poète, François Villon, le truand parisien, l'auteur des *Neiges d'antan*; qui, heureusement pour sa gloire présente, s'en échappe souvent à force de génie; elle finit avec un gracieux faiseur de petits vers, qui supplée de son mieux à l'énergie par la gentillesse, au cœur par l'esprit, au fond par la forme.

Ce roi de la ballade & du rondeau naquit à Cahors (Lot), en 1495, & fut amené à Paris à l'âge de dix ans. Son père, Jean Marot, poète lui-même, ne négligea rien pour son éducation. Mais le jeune Clément avait du sang de Villon dans les veines; c'est vous dire qu'il fit d'assez mauvaises études. Il est vrai qu'il s'empresse d'en rejeter la faute sur ses maîtres: la mode n'en est pas nouvelle, comme vous voyez. En effet, nous apprend-il dans sa 43^e épître:

En effet, c'étaient de grand' bêtes
Que les régents du temps jadis;
Jamais je n'entre en paradis
S'ils ne m'ont perdu ma jeunesse!

A bien réfléchir, cette rancune d'écolier ne prouve pas grand'chose. Il y avait alors, on le sait de reste, d'habiles & doctes professeurs, qui tous formèrent d'illustres élèves. S'ils ne réussirent pas mieux avec notre étourdi de Marot, probablement ce fut moins leur faute que la sienne; & l'on serait tenté de croire qu'il les a trop légèrement accusés de son ignorance, quand, au bout du compte, il était le seul coupable. Possédé du démon de la rime & de l'amour précoce du plaisir, le compagnon n'a jamais dû se sentir un goût bien prononcé pour les austères jouissances de l'étude. Il n'était pas de la vigoureuse trempe de Ronsard.

Son père, cependant, ne pouvait guère lui laisser d'autre fortune qu'une solide instruction, telle qu'il aurait été facile au jeune drôle de se la procurer, s'il avait voulu, sur les bancs des fortes écoles du seizième siècle. Promptement désabusé de cette douce espérance, le bonhomme, en désespoir de cause, crut travailler d'une manière efficace pour l'avenir de son cher fils unique, en l'installant comme petit clerc chez un procureur, appelé maître Jean Grisson. Marot, vous le devinez sans doute, ne put s'acclimater dans l'étude dudit procureur: dame Thémis n'était pas son affaire.

Au sortir de cet antre de la chicane, il entra en qualité de page chez messire Nicolas de Neufville, chevalier, seigneur de Villeroy, dont il ne paraît

pas non plus avoir été fort longtemps le commensal. Stimulé, selon toute apparence, par la réputation poétique de son père, il reprit tant bien que mal, vers cette époque, ses études négligées, se mit à lire Virgile, & hanta surtout nos vieux auteurs gaulois, vers lesquels l'attirait une sympathie instinctive : Guillaume de Lorris, Jean de Meun, Villon son maître, Coquillart, les romans de chevalerie. En 1518, ou même un peu auparavant, je le rencontre comme valet de chambre au service de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, duchesse d'Alençon & de Berry, qui, par la suite, épousa en secondes nocces Henri d'Albret, roi de Navarre. Le galant jouvencel commençait à se faire connaître par son talent de *rithmeur*. François I^{er}, qui savait combien sa sœur, sa *mignonne*, comme il l'appelait, aimait la poésie & les poètes, lui fit présenter maître Clément, & la pria de le recevoir au nombre de ses *domestiques*. Le seigneur de Pothon fut chargé de cette mission royale; Marot nous l'apprend lui-même, dans une épître à Marguerite.

J'aspire, lui disait-il, à l'honneur insigne

D'être le moindre & plus petit servent
De votre hôtel, magnanime princesse;
Ayant espoir que la vôtre noblesse
Me recevra, non pour aucune chose
Qui soit en moi pour vous servir enclose...
Mais pour l'amour de votre frère unique,
Roi des Français, qui à l'heure présente
Vers vous m'envoie, & à vous me présente
De par Pothon, gentilhomme honorable.

Si ce Pothon descendait du fameux sire de Xaintrailles, ce devait être, en effet, un « gentilhomme honorable, » sinon par lui-même, au moins par sa famille.

Une fois admis comme valet de chambre auprès de la belle & savante princesse, notre poète s'empessa de lui demander le complément d'une si haute faveur, c'est-à-dire la grâce d'être *couché* sur l'état de sa maison. Il s'y prend d'une manière assez piquante :

Princesse au cœur noble & rassis,
La fortune que j'ai suivie
Par force m'a souvent assis
Au froid giron de triste vie;
De m'y seoir encor me convie,
Mais je répons comme fâché :
D'être assis je n'ai plus d'envie,
Il n'est que d'être bien couché.

Marot suivit François I^{er} à Reims, puis à l'entrevue d'Ardres, en 1520, & le duc d'Alençon au camp d'Attigny, où ce prince, en 1521, était à la tête de l'armée française. C'est de là que maître Clément écrivit à la duchesse sa troisième épître, avec la suscription suivante :

Lettre mal faite & mal écrite,
Vole, de par cet écrivain,
Vers la plus noble Marguerite
Qui soit point au monde vivant.

Dans le courant de la même année, il se trouva encore à l'armée de Hainaut, que François I^{er} commandait en personne.

En 1525, il fut un des acteurs du terrible drame de Pavie. J'ignore s'il se comporta plus vaillamment qu'Horace dans une circonstance à peu près semblable; cependant tout me porte à le croire. Blessé au bras gauche, il resta prisonnier avec un grand nombre de ses compatriotes.

A peine libre, une autre mésaventure l'attendait à son retour en France. Peu réservé dans ses propos, il frondait ouvertement les observances ecclésiastiques, &, par là, donnait large prise à ses ennemis. On le dénonça comme luthérien à l'inquisiteur Bouchard. En conséquence, Marot fut arrêté (cette même année 1525), conduit au Châtelet, interrogé & trouvé coupable. Ce fut en vain qu'il protesta de son innocence, dans une épître adressée à Bouchard, six jours après son emprisonnement. Il lui disait, entre autres choses :

Docte docteur, qui t'a induit à faire
Emprisonner, depuis six jours en ça,
Un tien ami qui onc ne t'offensa?...
..... Point ne suis luthériste,
Ni zuinglien, & moins anabaptiste :
Je suis de Dieu, par son Fils Jésus-Christ...
Que quiers-tu donc, ô docteur catholique?
Que quiers-tu donc? As-tu aucune pique
Encontre moi, ou si tu prends ferveur
A me trister dessous autrui faveur?
Je crois que non, mais quelque faux entendre
T'a fait sur moi telle rigueur étendre.

L'ami Bouchard ne se laissait point manier aisément. Maître Clément se vit donc obligé de comparaître en présence du lieutenant-criminel, qui lui rappela une partie de sa vie passée, peu édifiante, je n'ai pas besoin de le dire. Le voilà bien embarrassé. Comment se tirer de là? Ses protecteurs ordinaires étaient absents de Paris, à son grand crève-cœur. Il eut recours, faute de mieux, à son ami Lyon Jamet, seigneur de Chambrun, & secrétaire de Renée, duchesse de Ferrare. Sous l'emblème du rat qui, à son tour, délivre le lion, il supplia cet ami de venir lui-même solliciter sa mise en liberté. Cette épître, un des chefs-d'œuvre de la vieille poésie française, demande à être citée tout entière. La Fontaine, tout la Fontaine qu'il était, est loin de l'avoir surpassée dans sa courte fable sur le même sujet :

Je ne t'écris de l'amour vaine & folle,
Tu vois assez s'elle sert ou affole;
Je ne t'écris ni d'armes ni de guerre,
Tu vois qui peut bien ou mal y acquiesce;
Je ne t'écris de Fortune puissante,
Tu vois assez s'elle est ferme ou glissante;
Je ne t'écris d'abus trop abusant,
Tu en sais prou, & si n'en vas usant;
Je ne t'écris de Dieu ni sa puissance,
C'est à lui seul t'en donner conaissance...

Je ne t'écris qui est rude ou affable,
Mais je te veux dire une belle fable :
C'est à savoir du Lion & du Rat.

Ce début, avec le tintement monotone de sa formule : « Je ne t'écris de ceci, je ne t'écris de cela, » ressemble un peu trop à une litanie. N'importe, continuons ; nous allons bientôt trouver mieux :

Cettui Lion, plus fort qu'un vieil verrat...

La comparaison n'est pas précisément flatteuse pour Sa Majesté le roi des animaux...

Vit une fois que le Rat ne savait
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avait
Mangé le lard & la chair toute crue.

Entre autres griefs qui avaient motivé l'arrestation de Marot, on lui reprochait, paraît-il, d'avoir mangé du lard un vendredi. Vous comprenez maintenant l'allusion qui précède.

Mais ce Lion, qui jamais ne fut grue,
Trouva moyen, & manière, & matière,
D'ongles & dents, de rompre la ratière,
Dont maître Rat échappe vite ;
Puis met à terre un genou gentiment,
Et, en ôtant son bonnet de la tête,
A mercié mille fois la grand' bête,
Jurant le Dieu des souris & des rats
Qu'il lui rendrait...

Quelle série de jolis détails ! N'admirez-vous pas maître Rat, qui, le genou en terre & le bonnet à la main, semble un vassal aux pieds de son seigneur ? Cette petite scène était digne de Granville.

... Maintenant tu verras

Le bon du conte. Il advint d'aventure
Que le Lion, pour chercher sa pâture,
Saillit dehors sa caverne & son siège ;
Dont, par malheur, se trouva pris au piège,
Et fut lié contre un ferme poteau.

Adonc le Rat, sans serpe ni couteau,
Y arriva, joyeux & ébaudi ;
Et du Lion, pour vrai, ne s'est gaudi :
Mais dépita chats, chattes & chatons,
Et prisa fort rats, rates & ratons,
Dont il avait trouvé temps favorable
Pour secourir le Lion secourable ;
Auguel a dit : Tais-toi, Lion lié ;
Par moi seras maintenant délié :
Tu le vauds bien, car le cœur joli as ;
Bien y parut quand tu me délias
Secouru m'as tort lionneusement,
Or secouru seras rateusement.

Que dites-vous de ces deux adverbes, d'invention marotique ? Ce sont des volontaires, des enfants perdus, de ces mots sans discipline qu'on n'a jamais vus s'aligner dans les colonnes d'un lexique. Ils appartiennent à ce glossaire de la fantaisie, que toute langue possède, heureusement, à côté de son vocabulaire officiel.

Lors le Lion ses deux grands yeux vêtit,
Et vers le Rat les tourna un petit,
En lui disant : O pauvre verminière,
Tu n'as sur toi instrument ni manière,
Tu n'as couteau, serpe ni serpillon,
Qui sût couper corde ni cordillon,
Pour me jeter de cette étroite voie :
Va te cacher, que le chat ne te voie !

Je ne m'étonne plus que la Fontaine ait expédié sa fable comme par manière d'acquit. *Va te cacher, que le chat ne te voie !* Un trait pareil était bien capable de le décourager.

Sire Lion, dit le fils de souris,
De ton propos, certes, je me souris :
J'ai des couteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus tranchants qu'une scie ;
Leur gaine, c'est ma genévie & ma bouche ;
Bien couperont la corde qui te touche
De si très-près, car j'y mettrai bon ordre.

Lors sire Rat va commencer à mordre
Ce gros lien. Vrai est qu'il y songea
Assez longtemps ; mais il le vous rongea
Souvent, & tant, qu'à la parfin tout rompt.
Et le Lion de s'en aller fut prompt,
Disant en soi : Nul plaisir, en effet,
Ne se perd point, quelque part où soit fait.

Voilà le conte, en termes rimassés ;
Il est bien long, mais il est vieil assez :
Témoin Esope, & plus d'un million.
Or viens me voir, pour faire le Lion ;
Et je mettrai peine, & sens, & étude,
D'être le Rat exempt d'ingratitude ;
J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire
Qu'au grand Lion : ce qu'il ne veuille faire !

Notre poète invoqua en même temps l'autorité de la duchesse d'Alençon, dont il était le domestique, le nom même du roi, & celui des personnages les plus haut placés de la cour : tout fut inutile, & la seule grâce qu'il put obtenir, ce fut d'être transféré, en 1526, dans les prisons de Chartres, moins désagréables & plus saines que celles de Paris. L'intéressant captif y reçut la visite des plus notables habitants de la localité, nobles seigneurs & belles dames, attirés par les gentils fredons du rossignol en cage. Il employa ses loisirs forcés à la composition de son *Enfer*, description satirique du Châtelet, & revit par la même occasion le roman de la Rose, dont il s'avisait de moderniser le style. Enfin le retour de François I^{er} fut le signal de sa délivrance, le 1^{er} mai 1526 ; & il put s'écrier avec bonheur, en respirant à pleins poulmons :

En liberté maintenant me pourmène,
Mais en prison pourtant je fus cloué :
Voilà comment Fortune me démène ;
C'est bien & mal : Dieu soit du tout loué !

En 1527, nouvel esclandre, nouvelle arrestation.

Il lui advint un beau jour d'arracher aux archers du guet un homme qu'ils menaient en prison : cette escapade chevaleresque le fit incarcérer lui-même. Quinze jours après, il en donna connaissance au roi, dont il implora la protection par l'épître délicate qu'on va lire :

Roi des Français, plein de toutes bontés,
Quinze jours a, je les ai bien comptés,
Et dès demain seront justement seize,
Que je fus fait confrère au diocèse
De Saint-Marri, en l'église Saint-Pris.
Je vous dirai comment je fus surpris,
Et me déplaît qu'il faut que je le die.
Trois grands pendants vinrent à l'étourdie
En ce palais me dire en désarroi :
Nous vous faisons prisonnier par le roi.
Incontinent, qui fut bien étonné ?
Ce fut Marot, plus que s'il eût tonné.
Puis m'ont fait voir un parchemin écrit,
Où n'y avait seul mot de Jésus-Christ.
Vous souvient-il, me dirent-ils alors,
Que vous étiez l'autre jour là-dehors,
Qu'on recourut un certain prisonnier
Entre nos mains ? Et moi de le nier ;
Car soyez sûr que, si j'eusse dit oui,
Le plus sourd d'eux sans peine m'eût oui ;
Et d'autre part j'eusse publiquement
Été menteur : car pourquoi & comment
Aurais-je pu un autre recourir,
Quand je n'ai su moi-même secourir ?
Pour faire court, je ne pus tant prêcher
Que ces pendants me voulassent lâcher.
Sur mes deux bras ils ont leur main posée,
Et m'ont mené ainsi qu'une épousee ;
Non pas ainsi, mais plus roide un petit.
Et toutefois j'ai plus grand appétit
De pardonner à leur folle fureur
Qu'à celle-là de mon beau procureur.
Que male mort les deux jambes lui casse !
Il a de moi bien pris une bécasse,
Une perdrix, & un levraut aussi ;
Et cependant je suis encore ici.
Encor je crois, si j'en envoyais plus,
Qu'il le prendrait ; car ils ont tant de glus
Au bout des doigts, ces faiseurs de pipée,
Que toute chose où touchent est grippée.
Mais, pour venir au point de ma sortie,
Si doucement j'ai flatté ma partie
Que nous avons bien accordé ensemble ;
Et je n'ai plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous. La partie est bien forte ;
Mais le grand point où je me réconforte,
Vous n'entendez procès non plus que moi.
Ne plaidons point, ce n'est que tout émoi.
Si vous suppli', Sire, mander par lettre
Qu'en liberté vos gens me veulent mettre ;
Et, si j'en sors, j'espère qu'à grand-peine
M'y reverront, si l'on ne m'y ramène.

François 1^{er} fut si charmé de ce petit morceau qu'il écrivit lui-même à la Cour des aides pour qu'on rendit la clef des champs au spirituel prisonnier. Sa lettre est du 1^{er} novembre 1527. La voici, telle qu'elle est rapportée par Ménage, au chapitre CXII de l'*Anti-Baillet* :

« Nos amés & féaux, Nous avons été averti de l'emprisonnement de notre cher & bien-amé valet de chambre ordinaire Clément Marot, & dûment informé de la cause dudit emprisonnement, qui est pour raison de rescousse de certain prisonnier. Et pource qu'il a satisfait à sa partie, & qu'il n'est tenu que pour notre droit ; à cette cause, Nous voulons, vous mandons & très-expressément enjoignons que, toutes excusations cessantes, ayez à le délivrer & mettre hors des prisons. Si n'y faites faute, car tel est Notre plaisir, etc. »

Marot commençait à respirer, quand ses hardiesse suscitèrent à son rencontre une tempête plus terrible que toutes les autres. On saisit ses papiers & ses livres. A cette nouvelle, il partit de Blois, où il se trouvait alors, en 1535, & s'enfuit en Béarn, auprès de Marguerite de Valois, sa fidèle protectrice, devenue reine de Navarre par son mariage avec Henri d'Albret. Comme cet asile ne lui offrait pas encore une sûreté bien complète, il passa en Italie & vint à la cour de la duchesse de Ferrare, Renée de France. Mais, redoutant les effets de la malveillance que le duc lui témoignait sans cesse, il se retira, en 1536, à Venise, d'où il écrivit au dauphin, dans le but d'obtenir un sauf-conduit par son intercession. Ce que je demande, Monseigneur, disait-il à ce prince, n'est pas si grande chose :

Ce que je quiers & que de vous espère,
C'est qu'il vous plaise au Roi, votre cher père,
Parler pour moi : si bien qu'il soit induit
À me donner le petit sauf-conduit...
Non pour aller visiter mes châteaux,
Mais bien pour voir mes petits Marotteaux.

Il obtint mieux qu'un sauf-conduit, puisqu'il fut rappelé en France, & même à la cour, par le moyen d'une abjuration solennelle que le cardinal de Tournon lui fit faire à Lyon. Ces orages furent suivis pour Marot d'un intervalle de paix. Le poète avait appris la prudence & la réserve, à l'école des Italiens qu'il avait hantés durant son exil :

Depuis un peu je parle sobrement :
Car ces Lombards, avec qui je chemine,
M'ont fort appris à faire bonne mine,
A un seul mot de Dieu ne deviser,
A parler peu & à poltroniser.
Dessus un mot une heure je m'arrête ;
S'on parle à moi, je réponds de la tête.

Pendant son séjour à Ferrare, il s'était vu attaquer par la Huénerie & François Sagon (l'*Indigent de sapience*), méchants poètes & méchants hommes, roquets littéraires qui avaient tout juste assez de courage pour aboyer contre un absent. Le dernier eut même l'impudence de solliciter la place de son adversaire banni, mais sans avoir le scandaleux bonheur de l'obtenir ; l'autre se dédommagea de son dépit, le jour où cessa la dis-

grâce du poète, par un calembour qui donne la mesure de sa haute intelligence.

Nous avons vu tout à l'heure que, dans son épître à Lyon Jamet, Marot se comparait au rat libérateur du lion : la Huétrie crut faire merveille en le nommant le *rat pelé* (rappelé). Maître Clément, pour mieux lui témoigner son mépris, ne répondit à cet ennemi de bas lieu que sous le nom de son valet *Fripelipes*.

Bonaventure Despériers, Charles Fontaine, Christophe Richer & plusieurs autres épousèrent la querelle de Marot. Leurs vers, français & latins, parurent en faisceau dans un recueil intitulé : *les Disciples et Amis de Marot, contre Sagon, la Huétrie et leurs adhérents*. La guerre devint bientôt générale. Quand on eut épuisé, de part & d'autre, tout l'arsenal des injures & des personnalités, on convint d'une suspension d'armes qui ne tarda pas à être suivie de la paix.

A cette occasion, un anonyme publia le *Banquet d'Honneur entre Clément Marot, François Sagon, Fripelipes, la Huétrie et autres de leur ligue*, pièce de circonstance dont on ne sera pas fâché peut-être de trouver ici l'analyse.

L'auteur suppose que Mercure, ou *Hermès*, venant de Paris, rencontre dans une avenue *Honneur* qui se promenait (l'école gauloise, vous le voyez, n'en a pas encore fini avec les personnalités allégoriques) : « Quoi de nouveau, mon cher dieu ? » demande *Honneur* en s'arrêtant.

Hermès lui répond :

..... Bruit n'est que de deux vœux,
Lesquels on dit, en un commun jargon,
Huétrie ou Huet, & Sagon,
Qui chacun jour médissent de Marot,
Et contre lui crient le grand haro.

Honneur, qui voudrait voir régner la paix dans le monde littéraire, invite à dîner, par l'entremise d'*Hermès*, tous ces poètes ennemis. C'est au plus haut du Parnasse que se donne la fête. Marot & ses amis arrivent sans effort à la cime du roc. Mais Sagon, la Huétrie & consorts y grimpent avec tant de peine qu'*Honneur*, ne comptant plus sur eux, s'était déjà mis à table avec Marot, lorsque enfin ils paraissent. Les nouveaux venus prennent les places qui leur sont destinées : On mange & on boit, on cause & on rit. Belle musique au dessert. Le repas fini, *Honneur* dit aux convives :

Poètes français, j'ai voulu vous mander,
Non point qu'il soit en moi vous commander,
Pour enquerir dont provient cett' haine
Qui entre vous a pris son origine;
Qui d'elle sont les premiers inventeurs.
De paix devriez être bons amateurs,
Vivre en amour comme frères, & fils
De Minerve, disant de discord : Fi !

Marot, là-dessus, prend la parole, énumère les vilains tours de ses envieux, &, notamment, se plaint en ces termes de Sagon :

En mon absence il fit son coup d'essai,
Pensant que plus en France, bien le sai,
Venir ne dussé ; & que, de prime face,
Il obtiendrait mon lieu royal & place.
Mais, Dieu merci, après toute souffrance,
Suis retourné au bon pays de France,
De mon premier état récompensé
Du plus doux roi qui fût onc offensé.

Pressé de remords, frappé comme d'un coup de foudre, Sagon tombe aux genoux de Marot & lui demande pardon, en rejetant toute la faute sur la Huétrie, dont il a suivi les conseils. Marot se laisse fléchir. On s'embrasse, la paix est faite. *Honneur* lui-même en dresse les articles, dans la forme suivante :

« Après parties par nous ouïes, ensemble les conditions proposées par notre bien-ami Clément Marot ; Nous, à la requête de Sagon, tenons pour ratifiée la paix accordée entre Marot, Sagon & autres ci-présents. Or, pour mieux ledit accord tenir & entretenir, voulons & ordonnons que lesdits dessus-nommés boivent ensemble, avant de partir de ce lieu ; leur enjoignons ci-après être bons amis & vivre sans aucun contredit, sous les peines contenues ès dites conditions ci-devant déclarées ; plus, sur peine d'être privé de la Cour de céans, sans nul espoir de jamais obtenir grâce d'y rentrer, & être privé de tout honneur à son grand déshonneur. Outre, notre vouloir est que ledit accord, avec lesdites conditions, soit enregistré aux annales des poètes français, afin que ci-après puisse être exemple à nos successeurs. Donné en notre palais, ce jourd'hui après-dîner, scellé de notre grand scel, & signé :

» HONNEUR EN TOUT. »

Délivré de cette ennuyeuse polémique, Marot se croyait à l'abri de tout autre méchef ; mais de nouveaux dangers l'attendaient, & ce fut la publication de ses premiers Psaumes qui les fit naître. En effet, à son retour de Ferrare, il avait suivi les conseils de l'érudit Vatable, & traduit, c'est-à-dire travesti en petits vers gaulois les sublimes inspirations du roi-prophète. On vit donc, un beau jour, ces splendides fleurs de la poésie orientale s'étioler dans le vase étroit du disciple de nos vieux trouvères. C'était une profanation : l'auteur en fut cruellement puni. Voici les détails de cette aventure.

La traduction de maître Clément fut censurée par la Sorbonne, qui, non contente de cet anathème, porta ses plaintes & ses remontrances jusqu'au pied du trône. « Le roi, dit Florimond de Rémond (1), qui aimait Marot pour la beauté de son esprit, usa de remises, montrant avoir vu de bon œil les premiers traits & désirer la suite du reste. C'est pourquoi Marot lui envoya cette épigramme :

(1) *Histoire de la naissance et des progrès de l'hérésie*, liv. VIII.

Puisque voulez que je poursuive, ô Sire,
L'œuvre royal du Psautier commencé,
Et que tout cœur aimant Dieu le désire,
D'y besogner ne me tiens dispensé.
S'en sente donc qui voudra offensé;
Car ceux à qui un tel bien ne peut plaire
Doivent penser, si jà ne l'ont pensé,
Qu'en vous plaisant me plaît de leur déplaire. »

Ces vers sont du 1^{er} août 1543.

« La publication des Psaumes de Marot, continué Florimond de Rémond, après plusieurs remontrances faites au roi, fut pourtant défendue. Mais

Des hommes plus la chose est désirée
Quand plus elle est aux hommes prohibée.

« On n'en pouvait tant imprimer qu'il ne s'en débitât davantage... Chacun des princes & courtisans en prit un pour soi, y donnant tel air que bon lui semblait, ordinairement des vaudevilles. Le roi Henri second aimait & prit pour sien le psaume : *Ainsi qu'on oit le cerf bruire*, lequel il chantait à la chasse. Madame de Valentinois (Diane de Poitiers) prit pour elle : *Du fond de ma pensée*, qu'elle chantait en volte (en ronde). La reine avait choisi : *Ne veuillez pas, ô Sire*, avec un air sur le chant des bouffons. Le roi de Navarre, Antoine, prit : *Revenge-moi, prends ma querelle*, qu'il chantait en branle de Poitou. Ainsi des autres. »

Poursuivi plus que jamais par la Faculté de théologie, Marot jugea prudent de s'enfuir à Genève, en 1543. De Genève il alla s'établir à Turin, où il mourut dans l'indigence, en 1544. Son fidèle ami Lyon Jamet, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, lui rédigea l'épithaphe suivante, qui fut gravée sur le marbre de son tombeau, dans l'église Saint-Jean de Turin, le 22 septembre 1544 :

Ici devant, au giron de sa mère,
Gît des Français le Virgile & l'Homère;
Ci est couché & repose à l'envers
Le nonpareil des mieux disants en vers;
Ci-gît celui que peu de terre couvre,
Qui toute France enrichit de son œuvre;
Ci dort un mort qui toujours vif sera,
Tant que la France en français parlera;
Bref, gît, repose & dort en ce lieu-ci
Clément Marot, de Cahors en Quercy.

Un compagnon d'armes littéraire du grand Ron-sard, Jodelle, consacra dans la suite à Marot cette autre épithaphe, où l'on retrouve le goût du temps :

Quercy, la cour, le Piémont, l'univers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut;
Quercy mon los, la cour tout mon temps eut,
Piémont mes os, & l'univers mes vers.

Avant d'aller plus loin, je dois réparer un oubli. La première ballade de Marot, datée de 1512, nous apprend qu'il passa une partie de sa jeunesse avec les *Enfants sans souci*. Tout le monde con-

naît cette joyeuse corporation dramatique. Lorsque François 1^{er} monta sur le trône, en 1515, Marot lui écrivit en faveur des clercs de la basoche, à qui le parlement venait d'interdire la représentation de leurs *soties* (c'est ainsi que s'appelaient leurs pièces, parce qu'elles avaient la prétention d'offrir le tableau de toutes les *sottises* humaines). Le nouveau monarque était jeune & bon compagnon : l'épître eut auprès de lui le succès que les intéressés en espéraient.

Comme on le voit, maître Clément débuta dans le monde & dans la littérature à la suite de la *Mère-Sotte*; il y eut du Pierre Gringore dans ses premières années. J'insiste à dessein sur cette particularité curieuse, car elle ne fut pas sans influence peut-être sur sa destinée ultérieure.

Homme ou poète, ce fut toujours un *enfant sans souci*.

Il est encore un trait de cette physionomie gauloise que je crois à propos de mettre en relief, avant de clore définitivement l'étude qui la concerne. Marot n'a pas été pour rien l'éditeur de Villon. A chaque instant, une réminiscence vient attester dans le disciple un commerce intime avec le maître. C'est ainsi, par exemple, que le fameux passage de Villon :

La pluie nous a bués & lavés,
Et le soleil desséchés & noircis;
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés, etc.,

se trouve imité & considérablement affaibli, dans cette tirade de l'épître de Marot sur Semblançay :

Je qui avais ferme entente & attente
D'être en sépulture honorable étendu,
Suis tout debout à Montfaucou pendu...
Mes yeux, jadis vigilants de nature,
Des vieux corbeaux sont devenus pâture...
Mon corps, jadis bien logé, bien vêtu,
Est à présent de la grêle battu,
Lavé de pluie et du soleil séché.

Maître Clément, le royal valet de chambre, n'a jamais eu ni la vigueur ni l'entrain pittoresque de maître François, l'écolier bohème. Ce qui est fortement accusé dans l'un est mollement estompé dans l'autre. Le sacripant nous peint avec une rude naïveté ce qu'il a vu lui-même; le courtisan nous fait part avec grâce des souvenirs de ses lectures. Une seule fois, si je ne me trompe, Marot a pu s'élever jusqu'à une inspiration énergique & sérieuse, & conquérir, du même coup, le difficile suffrage de Voltaire. C'est dans son épigramme sur le Semblançay de tout à l'heure, ce pauvre surintendant, victime d'une rancune de reine. Gilles Maillard, dont il est question dans cette petite pièce, était lieutenant-criminel de la prévôté de Paris. C'est à lui que le poète avait eu affaire en 1525. Il tenait à prendre sa revanche. Voici l'épigramme; elle est bien connue, mais on ne saurait la citer trop souvent :

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Semblançay l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillard semblait homme que mort va prendre;
Et Semblançay fut si ferme vieillard
Que l'on cuidait, pour vrai, qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Assurément, voilà qui est noble & beau. Mais une exception ne fait pas règle. En général, maître Clément n'est pas de la race des forts; il appartient plutôt à la famille, assez nombreuse chez nous, de ces charmants *mauvais sujets* à qui l'on pardonne bien des choses, en considération de leurs saillies & de leur bonne humeur. C'est le malin trouvère, dans toute l'acception du mot : il manque presque toujours d'ampleur & de nerf; mais il est à peu près sans rival pour l'esprit, la fine fleur de délicatesse & la douce joyeuseté.

« Les poètes de la Pléiade sont de fer en comparaison de celui-là, » ose dire Bayle dans son article sur Marot. Je m'inscris en faux contre cette boutade d'érudit. Toutefois elle ne me rendra pas injuste, & j'adopte de grand cœur, au sujet de maître Clément, l'appréciation louangeuse du bibliographe du Verdier : « Marot, affirme-t-il, a si doucement écrit, & si gracieusement entassé les mots de sa composition, issante ou de son propre esprit ou de l'esprit d'autrui, que jamais on ne verra son nom éteint ni ses écrits abolis. »

Une ancienne édition de Jean Marot, père bien éclipsé de notre poète, porte en tête ce huitain anonyme :

En ce recueil, qui n'est pas des moins vieux,
De Jean Marot les œuvres pourrez lire :
Pas toutefois, je veux bien vous le dire,
N'y trouverez ce qu'il a fait de mieux.
Ailleurs pourrez trouver ce digne ouvrage,
Si plein de sens, d'esprit & d'agrément.
Ja n'est besoin d'expliquer davantage,
Bien entendez que c'est maître Clément.

Un bel esprit du dix-septième siècle, Charleval, avait mis au devant de son exemplaire de Marot l'épigramme suivante :

Les œuvres de maître Clément

.....
Je vous les prête seulement,
Gardez bien qu'on ne vous les ôte.
Si quelqu'un vous les escamote,
Je le donne au diable Astarot :
D'autres sont fous de leur marotte ;
Moi, je suis fou de mon Marot.

Je n'en suis pas *fou*, pour mon compte; mais, jusqu'à présent, je ne crois pas avoir trop méconnu ce dernier des trouvères, &, arrivé au terme de ce travail, voici franchement l'impression qui me reste de la poésie marotique. C'est le vin de François Villon, généreux & fort en couleur au moment de la *mère-goutte*, pour parler comme les braves vignerons de mon pays, détrempé plus tard & convenablement édulcoré par le disciple... avec de la mélasse italienne & du sucre de courtisan.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

LE JOUR DU SEIGNEUR

PAR ERNEST HELLO (1).

SOUVIENS-TOI de sanctifier le Sabbat. Le septième jour est le Sabbat du Seigneur ton Dieu. Ce jour-là, tu ne travailleras pas, toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta

servante, ni ton cheval, ni l'étranger qui est entre tes portes.

Ces paroles, si nettes & si absolues, sont tirées du livre de l'Exode, & la loi nouvelle, qui n'a pas aboli l'ancienne, les a confirmées, changeant seulement le samedi au dimanche, par respect pour la résurrection, qui est le jour que le Seigneur a fait. La loi subsiste pour toutes les nations chrétiennes, divine dans son origine, vénérable par son antiquité, digne d'amour & de louanges par sa douceur & sa sagesse. Ce saint jour est le domaine de Dieu; Dieu laisse six jours aux hommes pour leurs travaux & leurs affaires, il se réserve le septième; il veut que ce jour-là les têtes courbées vers la terre, comme celles des animaux, se relèvent, il

(1) La brochure de M. Ernest Hello se vend chez Palmé, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris. Prix : 60 c.

veut que l'homme prie, entende la parole sainte, assiste au saint sacrifice, et enfin, se repose. Si le Seigneur n'avait promulgué cette loi, si l'Église ne l'inscrivait dans ses commandements, que de cris pousserait l'impiété! que d'accusations, et comme on s'en prendrait à la tyrannie divine qui a condamné l'homme au travail & ne lui a pas donné un seul jour pour se reposer! La loi existe, positive, reconnue de toutes les communautés chrétiennes, & voilà l'impiété qui se révolte contre elle! voilà les corrupteurs du peuple qui abolissent le repos du Dimanche, sous le prétexte que le Dimanche, on mange, & que par conséquent on doit travailler, mais ils substituent à ce saint et digne repos les plaisirs bachiques du Lundi, à l'église le cabaret; à la prière, l'ivresse; le règne de l'enfer à celui du ciel!

Cette loi de la sanctification du Dimanche, tous l'observent en Europe; l'Italie s'y soumet, l'Espagne ne l'a pas oubliée, l'Angleterre la révere, l'Allemagne la respecte, la Russie l'observe, les peuples du Nord y obéissent; fidèles à leur loi mosaïque, les Juifs observent leur sabbat, les musulmans, ce rameau desséché du christianisme, ont un jour de prières, le Vendredi; seule, hélas! la France a foulé aux pieds le commandement exprès de Dieu. En vain la loi humaine est venue en aide à la loi divine; on les méprise l'une & l'autre; voyez Paris, voyez les grandes villes industrielles du pays, voyez ce mépris de Dieu étalé effrontément, ces ouvriers sales & hâves courant à leur besogne, le maçon sur son échafaudage, le serrurier à son établi, le tailleur tirant l'aiguille, les enfants s'agitant autour d'eux, les femmes achetant, trafiquant, cousant, lavant, & tous passant devant l'église où Dieu les attend, sans que le souvenir du Décalogue revienne dans ces pauvres âmes corrodées d'impiété. Comparez le travail fiévreux du Dimanche au repos fiévreux du Lundi, & gémissiez, vous qui aimez votre pays, gémissiez & priez, car la pécheresse des nations a grand besoin qu'on intercède pour elle. *Celui qui aura violé mon Sabbat, dit le Seigneur parlant à Moïse, sera puni de mort.* La France se meurt, vous savez pourquoi.

Cette grande loi a dignement inspiré monsieur Ernest Hello, auteur original & religieux dont le talent, allumé au flambeau de la foi, touche parfois de près au génie. Il a trouvé des accents magnifiques pour célébrer la grandeur, la beauté, la nécessité de la loi divine; il a des accents énergiques pour flétrir le Lundi, ce corollaire inévitable du travail du Dimanche.

« Satan, dit-il, qui est le singe de Dieu, s'exerce ici, comme toujours, dans la parodie.

» Le Seigneur ayant choisi son jour, Satan a choisi le sien.

» Le Dimanche est le repos du sanctuaire, le Lundi est le repos du cabaret.

» Il y a deux coupes, celle du Dimanche & celle

du Lundi. Et au fond de chacune de ces coupes ils y a une ivresse.

» Le Dimanche rapprocherait l'homme de l'ange; l'ivresse du Lundi le met au-dessous de l'animal.

» Le repos du Dimanche est, pour l'ouvrier, la condition même du travail des six jours. Le repos du Lundi produit la paresse des six jours.

» Le repos du Dimanche pousse à l'action. Le repos du Lundi pousse à l'inaction. Le repos du Dimanche est & prépare l'économie. Le repos du Lundi est & prépare la ruine. Le repos du Dimanche est & prépare la paix dans la famille. Le repos du Lundi est & prépare la discorde dans la famille. La querelle & la fureur l'accompagnent & le suivent...

» Le Dimanche est l'ange gardien de la semaine. »

Sous cette forme un peu étrange, que de vérités! Ce petit livre, sermon rapide & concluant, résume ce qu'ont répété, depuis tant d'années, les voix graves & autorisées des évêques français.

Ils n'ont cessé, ces gardiens vigilants, de signaler le danger des âmes & le péril que ce mépris de Dieu & de sa loi faisait courir à la nation entière : elle creusait, par son impiété fantarone, l'abîme où elle devra sombrer & au bord duquel nous la voyons chanceler aujourd'hui. Que faire? que faire pour la pauvre France? Ce que font, au moment de la tempête, tous les passagers du navire, ils portent la main à la manœuvre, ils sont à la pompe, & tous, grands & petits, combattent la tourmente. Faisons-en autant, formons une sainte ligue pour le bien & que l'excès du mal ne nous décourage pas!

Et pour commencer, établissons en nous & autour de nous le *respect inviolable du Dimanche*. Ni achat, ni vente, ni travail en ce jour que Dieu s'est réservé. Les achats? toute mère de famille peut les prévoir & les ordonner le Samedi. La vente? toute personne vouée à un négoce peut & doit s'interdire le trafic, assurée que la bénédiction divine compensera ce léger sacrifice. Le travail? il faut y renoncer, ne pas travailler, par caprice & désœuvrement, à des ouvrages de fantaisie, ne jamais travailler aux travaux salariés, interdire absolument le travail des mains, la préparation du travail, le charroi (les animaux ont droit aussi au repos, & à tous ceux qui dépendent de nous; ne laisser accomplir aux domestiques que la besogne strictement indispensable, & ne pas tolérer les empiètements du Samedi sur le Dimanche, si chers aux femmes de chambre & aux laquais; prévoir que les modistes, les couturières, les tailleurs pourraient ne pas respecter le saint jour & exiger que les commandes soient rapportées le Samedi; prévoir, s'ingénier enfin, donner à sa maison, à sa personne un aspect dominical, qui prêche d'exemple, qui dise à vos amis, à vos voisins, à vos pauvres, que vous aimez, que vous

respectez les commandements du Seigneur! C'est là la première partie de la sainte Ligue que nous osons vous proposer. La deuxième, vous le comprenez, c'est la sanctification de ce saint jour; c'est l'emploi saint de ces heures, enlevées aux labeurs journaliers & dévolues au Souverain Maître. Nous n'insisterons pas sur ce point, mais nous supplions nos lectrices de ne pas dédaigner la pensée que nous leur proposons; jamais effort pour le bien n'est demeuré stérile, & si, dans chaque ville, dans chaque village de France, quelques femmes prenaient sérieusement à cœur l'observation du Dimanche, un mouvement ne finirait-il pas par se produire & Dieu laisserait-il sans récompense le soin généreux qu'on aurait pris pour lui ?...

ISABELLE DE FRANCE ET LA COUR DE SAINT LOUIS

PAR M^{me} RENÉE DE LA RICHARDAYS (1).

A côté du trône de saint Louis, sous la tutelle de Blanche de Castille, grandissait une fille de France, peu connue, quoique l'Église l'ait placée sur les saints autels; il semble que le doux rayonnement de ses vertus ait disparu dans l'éclat héroïque que répandaient sa mère & son frère. Isabelle, comme eux, aimait & servait Dieu, mais ce fut dans les ombres d'une vie profondément cachée, que ses vertus s'exercèrent; elle n'eut pas à gouverner un royaume, ses seuls sujets furent les pauvres, ses bien-aimés; elle ne régna point, même à l'abbaye de Longchamps, qu'elle avait fondée & où elle vécut, la plus humble des religieuses; ce lis royal exhala ses parfums dans la solitude, elle aimait sa mère & son frère d'un tendre amour, elle quitta la maison des rois pour la maison de Dieu, & la fille de Louis VIII & de Blanche devint fille de saint François d'Assise.

Cette vie simple & touchante est racontée par madame de la Richardays avec un talent véritable; elle a représenté autour d'Isabelle les personnages célèbres, ses contemporains, les vaillants & les sages qui ornaient la cour de saint Louis. Joinville, cet homme d'un si subtil esprit, saint Thomas d'Aquin, le bœuf de Sicile qui a rempli la chrétienté de ses mugissements; Beaumanoir, le jurisconsulte; Rutebœuf, le poète satirique; Thibault de Champagne, le poète & le chevalier; Charles d'Anjou, cet homme intrépide & hautain qui ne pleura qu'une fois, le jour où il baisa les pieds de saint Louis, étendu mort sur un lit de cendres.

Nous recommandons à nos lectrices ce livre

(1) Chez Lecoffre, à Paris. Un joli volume. — Prix : 2 francs.

d'une instruction solide & d'un intérêt d'autant plus vif, que le passé forme avec le présent un douloureux contraste.

LES

TABLETTES D'UNE FEMME PENDANT LA COMMUNE.

PAR MADAME BLANCHECOTTE (1).

Passer du règne clément & serein de Louis IX à la Commune de Paris en 1871, c'est, à la lettre, tomber du ciel en enfer, car qu'est-ce que l'enfer, si ce n'est une volonté éternellement dépravée & toujours hostile au bien, à Dieu, qui est l'auteur de tout bien, & aux hommes qui tâchent de pratiquer la vertu en vue de Dieu? Ce fut là le caractère essentiel de la Commune : elle haïssait Dieu, elle haïssait toute œuvre & tout sentiment qui vient de Dieu. Aussi, quelles furent ses œuvres! meurtres, pillages, vols, incendies, désordres, confusion, horreur! Madame Blanchecotte, femme distinguée, poète, deux fois couronnée par l'Académie, a vu de près ces scènes infernales, elle les a vues sans terreur, avec sang-froid, & chose étonnante! la compassion miséricordieuse de la femme étouffant son jugement, elle ne voit presque que des égarés dans ces criminels, & des victimes parmi les lâches soldats à trente sous que la Commune traînait aux avant-postes. Trompée par un amour idolâtre de Paris & du peuple parisien, elle n'écoute pas assez sa raison, qui, cependant, lui dicte parfois des pages excellentes, telles que celle-ci :

« *Vendredi, 31 mars.* — Quel est ce bruit? d'où vient cette fumée? que signifient ces salves d'artillerie? Le bombardement a-t-il recommencé? Mes fenêtres s'ouvrent, les vitres volent en éclats. L'armée de Versailles entre-t-elle dans Paris?... Sont-ce les Prussiens qui nous attaquent? Je descends dans la rue à travers des nuages de poudre. Ce tapage de canons à toute volée est une sérénade populaire à grand fracas, la pose du drapeau rouge hissé au sommet vertigineux du Panthéon, à la place de cette belle croix qui semblait un *Labarum* dans le ciel. Au péril de plusieurs vies, cette croix superbe qui dominait toutes les hauteurs, qui apparaissait, les jours de solennité religieuse, comme une étoile de feu détachée dans l'espace, cette croix si ailée & si fière a été scindée & abattue par ces fanatiques de la Commune, adorateurs du *Rien*, aux acclamations insensées de la foule. C'est ainsi qu'on veut aider le pauvre à marcher dans la vie! en lui ôtant son aide, son confort & son sou-

(1) Chez Didier, 35, quai des Augustins, Paris. — Un fort volume, prix : 3 fr.

tien suprêmes. Allez en haut! dit-on à son esprit,
& sous ses pieds on lui retire l'échelle! »

Voici une autre page très-jolie, écrite un matin
de mai, le soleil se lève & le poète fait des vers :

Heure charmante du matin,
Heure sans tache, heure bénie,
Oh! dans ce bleu silence & ce brouillard lointain
Quelle quiétude infinie!

Chantez, oiseaux; passer, rayons;
Brises, frissonnez dans les haies,
Est-il dans le pays du ciel où nous irons,
Songerie & douceur plus vraies?

Horreur! dans ce lointain brouillard,
Là-bas où ya ma songerie,
Horreur! le canon joue! horreur! c'est le rempart!
Ce bleu silence est la tuerie!

Horreur! parmi ces chants d'oiseaux,
Parmi ces brises & ces haies [seaux,
L'homme tombe sur l'homme, & gonflant les ruis-
Le sang coule de mille plaies!

Heure charmante du matin,
Heure sans taches, heure bénie,
Ici c'est l'Angelus, & là-bas le tocsin!
O lumière! & c'est l'agonie!

L'auteur termine ce chapitre & ces jolis vers
par cette exclamation, peu sage & peu politique :
« Paris, ne tuez pas Versailles! Versailles, ne tuez
pas Paris ! »

Et pourtant, lorsqu'elle se dégage de cette
préoccupation trop humanitaire pour être vrai-
ment humaine, elle a un esprit fin, clair, obser-
vateur, elle voit, à côté des ruines de la Commune,
ses ridicules qui n'étaient pas petits; elle a des
paroles senties pour les otages, ces pures victimes
de la plus coupable des révolutions, mais toujours
l'antipathie pour Versailles, c'est-à-dire la léga-
lité, perce & fait peine. C'est grand dommage, car
ce livre est amusant, disert, & révèle chez l'au-
teur des qualités incontestables de style, de cou-
leur & d'intelligence.

M. B.

LES SAINTES DE FRANCE

SAINTe RICTRUDE, Veuve. — SAINTe JULIE, Vierge et Martyre.

12 Mai.

22 Mai.

RICTRUDE vit le jour à Toulouse, d'une
famille gallo-romaine, au commence-
ment du septième siècle, & quoique née
durant une époque de guerres & d'agita-
tions, elle eut le bonheur d'être élevée dans la foi
du Christ, & d'être unie, presque enfant encore,
à un mari plein de piété, de générosité & de mâle
courage. Il se nommait Adalbaud. Il descendait
d'une famille franque, & possédait, au nord des
Gaules, d'immenses propriétés où il emmena sa
jeune femme; ils s'y fixèrent, & bientôt leur de-

meure fut l'asile de tous les infortunés. « Jamais,
dit le vieux chroniqueur qui a écrit leur histoire,
jamais ils ne refusèrent à l'étranger le pain & l'hos-
pitalité; à toute heure, on les voyait sortir de
leur paisible habitation, afin de visiter les pauvres
& les infirmes; ils ensevelissaient les morts, & ils
rendaient le christianisme sensible à tous par les
vertus qu'il leur inspirait. »

Quatre enfants couronnèrent cette heureuse
union; Rictrude les élevait avec un soin religieux,
& elle goûtait une félicité terrestre, rare en tout

temps, rare surtout au temps où elle vivait, temps de querelles violentes, de désordres effrénés où la barbarie apportait sa séve & l'antique civilisation romaine son luxe & ses raffinements. Dans ces siècles, les plus sombres du moyen âge, les figures des saints apparaissent, tantôt lorsqu'elles demeurent dans le monde, comme des alcyons sur une mer en tourmente, ou, comme de blanches colom-
bom- bles, lorsqu'elles s'enfuient au désert & dans les solitudes érémitiques.

Les passions farouches des hommes anéantirent le bonheur de Rictrude; son mari fut frappé à mort durant un voyage qu'il faisait en Aquitaine; on attribua ce meurtre à des parents de Rictrude, jaloux du leude franc qui avait emmené leur belle & riche parente. Elle le pleura toute sa vie, & ne vécut plus que pour ses enfants. Saint Amand, le missionnaire du nord des Gaules, qui évangélisait les peuples de l'Escaut & de la Sambre, servait de tuteur à ces orphelins, & guidait leur mère dans les voies de la piété & de la perfection chrétienne.

Les bonnes œuvres qu'elle avait pratiquées avec son saint mari lui devinrent plus chères encore, & elle eut le bonheur peu commun de voir ses fils & ses filles marcher à ses côtés, dans la route des conseils évangéliques. Cette indicible joie fut la consolation de son veuvage, & un peintre chrétien de notre époque, Flandrin, a représenté dans les fresques magnifiques de Saint-Vincent-de-Paul Rictrude & son époux, précédés de leurs enfants, canonisés comme eux, & qui furent tous consacrés à Dieu dans le sacerdoce & la vie religieuse. Ce groupe, pur & grave, est un des plus beaux de cette procession qui se déroule, vivante, autour de l'église, & qui semble en marche vers l'éternelle récompense.

Quand tous ces bienheureux enfants furent élevés & qu'ils eurent fixé leurs destinées dans le Christ, Rictrude ne résista pas plus longtemps au désir de son âme, qui la poussait aussi vers la solitude & l'entier renoncement. Elle rejoignit au monastère de Marchiennes, qu'elle avait fondé, sa fille Clotsende, elle prit le voile sacré, elle vécut

dans une grande pénitence & une oraison presque continuelle pendant quarante ans, & elle s'endormit en Dieu, à l'âge de soixante-quinze ans, en 688.

Son mari, Adalbaud, est honoré, par l'Église, le 2 février, son fils Maurault le 5 mai, sa fille Clotsende le 30 juin, sa fille Eusébie le 16 mars, sa fille Adalsende le 24 décembre. Rare exemple d'une famille entière placée sur les autels & sanctifiée, au milieu des grandeurs de ce monde, par la charité envers les pauvres & le saint mépris des richesses.

Les reliques de sainte Rictrude & de sainte Eusébie, sa fille, reposaient dans la même châsse, dans l'abbaye de Marchiennes. Cette châsse fut enlevée en 1793, envoyée à l'hôtel des Monnaies, à Paris, & les saints ossements dispersés & jetés au vent.

La vierge Julie vivait au cinquième siècle; elle était esclave en Corse & chrétienne; fidèle à sa foi, elle évitait les cérémonies & les sacrifices idolâtriques qui régnaient encore dans cette île. Son maître, Eusèbe, païen lui-même, lui laissait cependant la liberté & sa croyance, mais le gouverneur de la Corse la manda devant son tribunal & voulut la contraindre à sacrifier. Julie résista : il lui offrit la liberté.

« Je suis libre, répondit-elle, tant que je sers Jésus-Christ; je n'achèterai pas la liberté par une lâche apostasie. »

Il la fit frapper cruellement au visage; on lui arracha les cheveux; elle demeura intrépide, & finit sa vie par la corde. Ce fut du gibet que cette âme courageuse, qui avait compris que : *Servir Dieu c'est régner*, s'envola dans les cieux.

Son corps fut recueilli par les moines de l'île de Gorgone, & Didier, roi de Lombardie, lui rendit de grands honneurs.

M. B.



LA TROUVAILLE

OPÉRETTE EN DEUX TABLEAUX

PERSONNAGES

MARIETTE, seize ans.

LOUISE, seize ans.

ADÈLE, vingt ans.

FIFINE, six ans.

GERMAIN, vingt-cinq ans.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente une petite place plantée d'arbres.
— Chaumières & champs à droite & à gauche ; bancs de bois ou de gazon çà & là ; un buisson.

PREMIER TABLEAU

(Il est sept heures du soir ; dans les grands jours.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIETTE, LOUISE.

(Elles entrent en riant et en courant.)

LOUISE. Ouf ! je n'en puis plus ! reposons-nous un peu ! (Elle se laisse tomber sur un banc.)

MARIETTE, riant. Paresseuse ! il y a deux heures à peine que nous dansons !

LOUISE. Oh ! tu es infatigable, toi ; mais, deux heures de danse, c'est quelque chose !

MARIETTE. Surtout quand on n'en a pas l'habitude.

LOUISE. Sans doute !

MARIETTE. Danser une fois l'an, les jambes ont le temps de se rouiller dans l'intervalle.

LOUISE. Chez toi, cela ne s'aperçoit pas.

MARIETTE. Parce que, moi, je danse toute l'année ; je n'ai pas besoin d'une assemblée pour cela, ni de musique, ni de danseurs !

LOUISE. Le fait est que tu danserais, je crois, avec ton ombre.

MARIETTE. Cela m'est arrivé plus d'une fois.

Grand'mère dit que mon humeur remuante vient de ce que j'ai été nourrie par une chèvre.

LOUISE. Est-ce aussi à ta nourrice cornue que tu dois cette gaieté qui te fait appeler le boute-en-train du village ?

MARIETTE. En tout cas, cette gaieté, je ne l'échangerais pas contre mon pesant d'or !

ARIETTE.

La gaité, le rire,
Voilà le vrai bien ;
Cela peut suffire
A ceux qui n'ont rien.
Au pain que j'arrose
D'un flot de gaité,
Je dois mon teint rose,
Je dois ma santé.
En riant j'oublie
Le mal qu'on me fit ;
Grâce à ma folie,
Tout s'épanouit.
Le rire ouvre l'âme,
Et sa vive flamme
Échauffe les cœurs ;
Il chasse l'envie,
Fait chérir la vie
Et nous rend meilleurs !
La gaité, le rire,
Voilà le vrai bien !
Cela peut suffire
A ceux qui n'ont rien.

Allons, viens, retournons là-bas : tu es suffisamment reposée, je pense ! (Fausse sortie.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN, essoufflé, mais de bonne humeur. Des niches ! toujours des niches ! Peut-on me faire chercher comme ça ? L'une me promet une valse, l'autre une polka, & crac ! toutes deux disparaissent dans les fourrés comme des follets !

MARIETTE, riant. Ce pauvre Germain, sa chevelure en est toute ébouriffée !

LOUISE, riant. Ses dix sous de frisure sont à vau-l'eau !

GERMAIN. Quinze sous, mamzelle ; c'est quinze sous que cela m'a coûté, ni plus ni moins, parce que c'est la fête.

MARIETTE. Ça n'était pas trop cher; vous étiez très-bien !

GERMAIN. Bon ! v'là que vous vous moquez encore de moi ! mais, ça m'est égal, votre jolie bouche rieuse peut me dire tout ce qu'elle voudra, ça me sera toujours agréable; c'est comme mamzelle Louise, elle peut me taquiner du matin au soir, ça sera mon plaisir !

MARIETTE, *moqueuse*. Il serait difficile de se montrer plus aimable ! Mais assez causé; à la danse ! (*Bas à Louise.*) Faisons-le un peu enrager. (*Haut.*) C'est moi que vous avez engagée la première, vous vous en souvenez, monsieur Germain ?

LOUISE, *riant*. Non, c'est moi !

MARIETTE. Vous l'avez dit vous-même, je vous ai promis une polka.

LOUISE. Et moi une valse.

GERMAIN. Ça, c'est sûr.

MARIETTE. Eh bien ! allons polker !

LOUISE. Allons valser !

GERMAIN. Permettez !...

MARIETTE, *très-vite*. Quoi ! vous me feriez l'injure de danser avec mademoiselle avant moi ?

LOUISE, *très-vite*. Quoi ! c'est ainsi que vous respectez vos engagements ?

GERMAIN. Mais...

MARIETTE. Si vous ne me faites polker à l'instant même, je ne redanserai avec vous de ma vie !

LOUISE. Si vous ne me faites valser sans retard, vous ferez bien de ne jamais vous représenter devant mes yeux !

GERMAIN. Voyons, voyons, voyons, mettez-vous d'accord un brin ; je ne demande qu'à vous obéir.

MARIETTE. Vous devez bien vous rappeler que c'est moi que vous avez invitée tout d'abord ?

GERMAIN. Foi d'honnête garçon, je ne me le rappelle pas !

LOUISE. Du tout, du tout, c'est moi !

GERMAIN. Ça ne serait pas impossible.

MARIETTE. Je vous dis que c'est moi !

GERMAIN. La chose pourrait être.

TRIO.

MARIETTE.

Allons, monsieur, prononcez-vous !

LOUISE, *à part et riant*.

Pauvre Germain, est-il perplexe !

MARIETTE.

Il vous faut choisir entre nous.

GERMAIN, *à part*.

Ah ! combien ce débat me vexe !

MARIETTE et LOUISE, *des deux côtés de Germain et très-vite*

Sur-le-champ, prononcez !

Sans retard, choisissez !

Votre silence

Est une offense !

Le cas est sérieux !

GERMAIN, *inspiré*.

Choisir, non ! j'ai beaucoup mieux !

En ressources voyez si mon esprit abonde !

Vos mains à toutes deux, & dansons une ronde !

TOUS TROIS, *dansant et riant*.

Tralala, tralala,

De cette façon-là,

Je (il) n'offense personne ;

Tralala, tralala,

Mon (son) idée est très-bonne ;

Tralala, tralala,

A moi seul j'ai trouvé cela !

Lui seul il a trouvé cela !

MARIETTE. Eh bien ! alors, voilà qui est fait ; je ne vous dois plus rien, & je m'en vais danser avec mon cousin Pierre. (*Elle se sauve à droite, Germain va courir après elle.*)

LOUISE, *se sauvant à gauche*. Et moi, avec mon frère Jean.

(*Germain fait volte-face et disparaît à gauche, à la poursuite de Louise.*)

SCÈNE III.

MARIETTE, *seule*. Elle reparait en riant.

Sommes-nous mauvaises ! Bah ! Germain sait bien, après tout, que nos taquineries sont des jouettes, affaire de rire ; la preuve, c'est que je retourne au bal, & que je polkerai avec lui quand il le voudra. (*Fausse sortie ; son pied heurte quelque chose ; elle redescend la scène.*) Une trouvaille ! un portefeuille ! Y a-t-il un nom ? (*Elle l'ouvre.*) Aucun... Oh ! des billets de banque ! un, deux, trois ; trois billets de cinq cents francs ! trois fois cinq, quinze ; quinze cents francs ! C'est gentil ! je n'en ai jamais tant vu !... Remettons ces billets en place, & courons porter le tout à monsieur le maire... cela doit appartenir à quelqu'un d'étranger au pays, venu à la fête pour y vendre du bétail ; personne de chez nous ne se promènerait avec quinze cents francs dans ses poches. (*Fausse sortie.*) Quinze cents francs ! quel joli chiffre tout de même ! En aurait-on des robes & des chaînes de montre pour quinze cents francs ! & de la terre aussi, & même une maison ! Je le sais bien, puisque tantôt justement je lisais l'affiche de celle à la grande Françoise, qui est mise à prix douze cents francs, moins que ce qu'il y a dans ce portefeuille. (*Songeuse.*) Sans doute, on a déjà été faire sa déposition à la mairie. (*Elle remonte, puis redescend.*) Non ! si l'on avait fait sa déposition, monsieur le maire aurait fait tambouriner le portefeuille ; celui qui l'a perdu ne s'est pas encore aperçu de sa perte ; peut-être qu'il est à la danse, ou à souper chez quelqu'un d'ici, ou peut-être qu'il est déjà loin ?... Qu'est-ce que cela me fait, après tout ? Monsieur le maire saura bien trouver le propriétaire de cet argent & le lui restituer. — (*Même jeu que précédemment.*) Et s'il ne le trouvait pas ? si personne ne réclamait ces quinze

cents francs? me les rendrait-on? car enfin, au bout d'un certain temps, ils seraient à moi, il me semble! Si on ne me les rendait pas? Si on me les volait? La chose est à craindre. (*Silence médiatif.*) Elle me plairait beaucoup la maison à la grande Française; le jardin est en plein rapport, il y vient les plus belles poires du pays, & grand-mère adore les poires. Si cet argent ne rentrerait pas dans mes mains, je ne m'en consolerais de ma vie!... Au fait, qui m'empêche de le garder? J'en aurai aussi grand soin que monsieur le maire, et si on le réclame (*soupirant*), eh bien! je le donnerai, voilà tout; on n'a pas besoin de monsieur le maire pour cela; si, au contraire, on ne le réclame pas, il ne tente personne & j'en reste tranquille & légitime propriétaire. (*Prêtant l'oreille.*) Quelqu'un! je ne veux pas qu'on me voie ce portefeuille dans les mains! On est si bavard ici! Ce serait tout de suite la nouvelle du jour. Que le propriétaire se présente, certainement je le lui rends sans hésiter, mais je n'ai pas besoin que l'on aille crier ma trouvaille sur les toits. (*Elle glisse de portefeuille dans le buisson.*)

SCÈNE IV.

MARIETTE, LOUISE, ADÈLE, FIFINE, GERMAIN.

LOUISE. (*On entoure Mariette.*) Que deviens-tu?
ADÈLE. On fait une loterie pour les pauvres; combien prenez-vous de billets?

GERMAIN. La fête se passera donc sans que nous dansions ensemble?

FIFINE. Je n'ai plus d'argent, j'ai tout dépensé aux chevaux de bois; veux-tu prendre un billet pour moi, ma petite Mariette?

MARIETTE, avec un peu d'aigreur et de gêne. Est-ce que j'en ai de l'argent, moi? Qui t'a dit que j'en avais, petite sotte?

FIFINE, pleurant, les poings sur ses yeux. Tu m'avais promis quelque chose; & il y a une si belle poupée! Elle a des cheveux blonds & de jolies petites lunettes!

MARIETTE. Je n'ai pas d'argent; je ne vous ai rien promis; vous êtes une vilaine menteuse! (*Fifine pleure plus fort.*)

LOUISE, à Mariette. Que te prend-il? Es-tu malade? Pourquoi faire ainsi pleurer cette enfant?

MARIETTE. D'où vient qu'elle dit que j'ai de l'argent?

LOUISE, bonne humeur. A la fête, tout le monde en a, plus ou moins; c'est le jour où l'on se permet des folies. Vois Germain, qui dépense jusqu'à soixante-quinze centimes en pommade & en fri-sure!

GERMAIN. Ça, c'est vrai!

LOUISE. Mais, après tout, si tu ne veux pas dépenser le tien, tu en es tout à fait libre.

MARIETTE. Le mien! est-ce étrange de vouloir absolument que j'en aie? Que ne dis-tu tout de

suite que je suis millionnaire & que je m'en vais acheter le village?

LOUISE, riant. Et la ville avec!

ADÈLE. Ma chère, on ne vous met pas le couteau sur la gorge; il s'agissait d'une bonne œuvre à la fois & d'un plaisir; vous n'en voulez pas votre part, on se passera de vous!

GERMAIN. Mamzelle Mariette, j'ai pris deux billets, permettez-moi de vous en offrir un!

MARIETTE. Je n'ai besoin des dons de personne; si je ne prends pas des billets, c'est que je n'en veux pas prendre; & d'ailleurs, tout cela m'en-nuie!

GERMAIN. Vous n'êtes pas très-polie ce soir, mademoiselle Mariette!

FIFINE. Non, dame!

LOUISE. Jamais je ne l'ai vue comme cela; il faut qu'elle soit malade. Veux-tu que nous te reconduisions chez ta grand-mère?

MARIETTE. Merci! quand il me plaira de rentrer, je rentrerai bien toute seule.

LOUISE. Je t'assure que je ne te quitterai pas. (*Prenant la main de Mariette.*) Tu as la fièvre!

FIFINE. Elle aura couru au soleil!

MARIETTE, à Louise. Tu rêves!

GERMAIN. Non, vous n'êtes pas dans votre assiette, vous êtes agitée, vos pieds ne tiennent pas en place, vos yeux se tournent sans cesse vers ce buisson, comme s'il y avait par là quelque chose de particulier.

MARIETTE, tournant subitement le dos au buisson. Vous avez la berlue! Je ne regarde pas plus d'un côté que de l'autre; qu'y a-t-il par là pour attirer mon attention? Vous allez peut-être dire aussi que si je refuse de rentrer ou de retourner au bal, c'est parce que quelque chose me retient sur cette place? Cela est si peu vrai, que je suis prête à vous suivre; c'est concluant, j'espère?

GERMAIN. Au bal?

LOUISE. Non, chez sa grand-mère. Elle a certainement quelque chose; je ne veux la quitter que couchée et endormie.

MARIETTE, à part. Quel supplice!

FINALE.

LOUISE.

Viens! un sommeil paisible
Devra calmer tes sens!

MARIETTE, à part.

Au fond du cœur je sens
Un tourment indicible!

TOUS.

Rentrez, rentrez, bonsoir!

MARIETTE, à part.

Partir sans le revoir!...

TOUS.

Le sommeil lui rendra son aimable sourire.

MARIETTE, à part.

Quel horrible martyre !

TOUS,

Rentrez, rentrez, bonsoir !

Bonsoir !

(Ils disparaissent, entraînant Mariette qui s'éloigne à regret. — Le bonsoir se répète dans le lointain.)

DEUXIÈME TABLEAU

(Le lendemain au lever du soleil ; mêmes décors.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, GERMAIN, entrant de différents côtés.

(Germain a une fourche sur l'épaule, Louise un grand tablier de toile bleu, dans lequel elle entasse de l'herbe.)

GERMAIN. Bonjour, mamzelle Louise.

LOUISE. Bonjour, monsieur Germain.

GERMAIN. La danse d'hier ne vous empêche pas d'être matinale à la besogne.

LOUISE. C'est le déjeuner de mes lapins ; mais, vous-même, vous voilà prêt à faner tous les foin du pays.

GERMAIN. J'en ai déjà fauché un bon bout ; la fenaison est pour moi un vrai plaisir !

COUPLETS.

I.

Par le soleil levant,
Gagner la grande plaine,
Couper, le front au vent,
Le sainfoin, la verveine ;
Aspirer la senteur
De l'herbe & de la fleur,
Du même coup fauchées ;
Lorsque tinte midi,
Improviser un nid
De deux gerbes couchées ;
Voilà le bonheur
Du faneur !

II.

Et puis, vienne le soir,
On retourne à la grange ;
Et c'est plaisir de voir
Comme le foin s'y range !
La fermière sourit,
Et le fermier nous dit :
Ça, les garçons, à table !
On y court ; quel fumet !
Au rustique banquet
Proclamé délectable,
Il sait faire honneur
Le faneur !

LOUISE, riant. En effet, vous ne manquez pas d'appétit, vous autres !

GERMAIN. Mamzelle Louise, comment avez-vous laissé mamzelle Mariette hier au soir ?

LOUISE. Plus calme ; sa grand'mère l'a fait coucher tout de suite. Elle était peut-être un peu las-sée ; peut-être aussi avait-elle été taquinée de quel-que chose ; un bon sommeil aura remédié à tout cela.

GERMAIN. Il est souhaitable que le sommeil lui ait rendu sa bonne humeur.

LOUISE, riant. Vous lui en voulez de ce qu'elle a refusé votre billet de loterie ?

GERMAIN. Qu'on me refuse, je connais ça ; mais il y a manière.

LOUISE, riant. C'est bon ! une autre fois, elle vous remerciera en vous faisant la révérence !

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIETTE, paraissant et se cachant.

MARIETTE, à part. Eux ici ! je suis volée !

GERMAIN. Je ne peux pas m'empêcher de lui gar-der un brin de rancune.

LOUISE, moqueuse. C'est une jolie chose à faire fructifier.

MARIETTE, à part et se méprenant. Fructifier ! ils parlent de mon argent !

GERMAIN, s'en allant à droite et se disposant à se mettre au travail. Oh ! je m'y connais, tantôt il n'en restera pas trace.

MARIETTE, de même. Dépenser mes quinze cents francs en un jour !

LOUISE, à Germain et disparaissant à gauche en cueillant de l'herbe. A la bonne heure !

SCÈNE III.

MARIETTE, seule.

(Elle court au buisson, cherche une seconde, trouve le portefeuille et l'ouvre avec une rapidité fébrile.)

Tout y est ! ils ne se doutent de rien ; je me trompais. Quelle peur j'ai eue ! j'en suis glacée & mes jambes peuvent à peine me soutenir ! Est-ce que cela va continuer ainsi ? Cela me fera une jolie existence ! De la nuit, je n'ai pu fermer l'œil ; j'ai fait mine de dormir pour qu'on me laissât tranquille, mais l'horrible crainte d'avoir été devinée ne m'a permis aucun repos ; si j'avais pu m'échapper & accourir ici, l'obscurité ne m'aurait pas retenue ; mais grand'mère m'avait enfermée. Enfin, puisque j'ai mon argent, tout est bien. (Court silence.) Non, tout n'est pas bien ! J'ai beau vouloir me persuader que, détenant ce portefeuille, je suis dans mon droit, quelque chose me dit que cela n'est pas vrai ; que ne pas faire tout le bruit possible autour de ma trouvaille, (baissant la

voix) c'est presque un vol! un vol!... Dieu! un vol!... pourtant, j'ai trouvé; j'ai trouvé, je n'ai pas pris! J'aurais vu ce portefeuille tomber d'une poche, non-seulement je n'aurais pas eu l'idée de m'en emparer, mais j'aurais averti son propriétaire. (*Nouveau silence.*) Avertir son propriétaire! le fais-je? Où est l'affiche qui lui apprendra que son bien n'est pas perdu? En manquant à ce premier devoir de faire connaître ma trouvaille à qui de droit, suis-je sûre que je la rendrai lorsqu'on me la réclamera? Que serais-je, alors? Quel nom, quelle flétrissure mériterais-je? (*Frissonnant.*) Oh! courons à la mairie! (*Elle s'en va par la droite en courant et renverse presque Fifine.*)

SCÈNE IV.

FIFINE, seule, un petit panier au bras.

Bon! je suis sûre que cette Mariette a cassé mon œuf à la coque! (*Ouvrant son panier.*) Oui, il est cassé! (*Pleurnichant.*) Et je n'avais que cela pour déjeuner à l'école! Il faudra manger mon pain sec à présent, & sans être en pénitence! Si j'étais en pénitence, ça ne serait pas la même chose, parce que, quand on est en pénitence, c'est qu'on l'a mérité, & je ne l'ai pas mérité!

COUPLET.

Je n'aime le pain sec
Que sous les confitures;
Je mange encore avec
Des fraises ou des mûres.
L'œuf était un régal,
J'en avais faim d'avance;
Et maintenant je pense,
Je déjeunerai mal!

(*Recommençant à pleurer.*) Ou plutôt, je ne déjeunerai pas du tout, hou hou hou!

SCÈNE V.

FIFINE, LOUISE, ADELE, GERMAIN.

ADELE, costume de travail, comme Louise et Germain. Qu'as-tu?

FIFINE, criant. C'est Mariette!

LOUISE. Tu as vu Mariette?

FIFINE. Elle a fait exprès de me casser mon œuf à la coque.

LOUISE. Qu'est-ce que tu dis donc là?

FIFINE. Regarde dans mon panier plutôt!

GERMAIN. Comment cela s'est-il passé?

FIFINE. Eh bien! elle m'a bousculée, donc! & je n'ai plus que du pain sec! & je n'aime pas du tout le pain sec! Tiens! quand on n'est pas en pénitence!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE, à part. C'est fait! j'ai tout dit à monsieur le maire; quel poids de moins sur la conscience! (*Haut.*) Il me semble que je t'ai heurtée tout à l'heure, ma petite Fifine?

LOUISE, à Fifine. Tu vois bien qu'elle ne l'a pas fait exprès.

MARIETTE, gaiement. Tiens! je ne vous voyais pas, vous autres! Bonjour, ma Louise! bonjour, Germain! bonjour, Adèle!

LOUISE. Ah! voilà son bon sourire! C'était la fièvre, pas vrai?

MARIETTE. Oui, je crois que c'était la fièvre, une mauvaise fièvre; mais c'est passé! & me voilà leste & gaie comme avant. Quelle belle matinée! comme vos foins sentent bon par là, Germain!... Louise, veux-tu que je t'aide à cueillir de l'herbe pour tes lapins? Et vous, Adèle, avez-vous encore deux ou trois billets de loterie? Je les prends!

FIFINE. Mon œuf est cassé, tout de même!

MARIETTE. Les billets seront pour toi, & je vais te remplacer ton œuf par de la bonne galette que grand'mère a faite hier.

FIFINE, sautant. Alors, je ne mangerai pas mon pain sec! & même je ne mangerai pas de pain du tout! Dis donc, je gagnerai-ti la poupée & ses petites lunettes?

MARIETTE. Si tu ne la gagnes pas, je t'en achèterai une pareille.

FIFINE. Tu as donc de l'argent, à présent?

MARIETTE. Au contraire!

TOUS, riant. Au contraire?

MARIETTE, riant. Cela vous paraît drôle, mais c'est comme cela; je vous expliquerai cela un autre jour; dans ce moment, mes pieds brûlent; quelque chose roucoule dans mon gosier; il faut que je danse & que je chante; j'ai de la gaieté plein le cœur!

(*Elle prend les mains de Louise et de Germain, tous forment un rond et dansent joyeusement.*)

FINALE.

(Musique de la ronde du premier tableau.)

Tralala, tralala,
Le beau jour que voilà!
Tout est gai, tout enchante!
Tralala, tralala!
Je ris, je danse & chante.
(*Elle rit, elle chante.*)
Hier aurait-on dit cela?
Personne, hier, n'aurait dit ça!

M^{me} ROCHEBLAVE.

HISTOIRE D'YSEULT

(SUITE)

XI

MONSIEUR VOUVRAY A MADAME DE BREUILLY.

« Londres, 2 janvier 18...

« Ma bonne sœur,

« Un mot seulement pour vous annoncer notre arrivée à Londres; nous avons fait un heureux voyage, en dépit d'un temps fort rude. Demain nous verrons l'oculiste. Mon vieux cœur bat à cette idée... Adieu, amitiés & tendres souhaits pour Yseult & pour vous.

» Votre frère affectionné,

» J. VOUVRAY. »

Quelques jours plus tard, Yseult reçut la première lettre d'Hector; elle seule, peut-être, pouvait déchiffrer la grande écriture enchevêtrée que l'aveugle jetait rapidement sur le papier, sans vouloir adopter les inventions ingénieuses, créées pour la cécité, & qui n'auraient fait qu'irriter son impatience. Sa compagne d'études lut sans trop de peine :

» Londres, 7 janvier 18...

« Chère cousine,

» Croiriez-vous que je n'ai pas encore pu aborder le docteur Bird? Huit jours, huit siècles d'attente, d'espérance, de désespoir, d'ennui dévorant, d'impatience insensée, voilà à quoi se réduit jusqu'ici mon séjour à Londres. A notre première visite, le docteur était en Écosse, appelé auprès d'une de ses clientes; il devait y demeurer quatre jours; à la seconde, il assistait à une consultation à Christ-Hospital; à la troisième, il avait la migraine. Oui, ce puissant nécromancien qui a la clef de la science, devant qui le mal fuit & disparaît, est gouverné, dominé, vaincu par les petits diabolins, nichés dans le crâne, qui tirent, contournent, pincement les muscles, les nerfs, & fourrent dans les os leurs tenailles agaçantes & leurs invisibles vilbrequins. Le grand docteur a la migraine!

» Pour nous distraire de notre idée fixe, car vous le savez, Yseult, mon père vit de ma vie & souffre de mon mal, nous courons la ville; j'entend

son bruit, grand comme celui de la mer; on me décrit ses merveilles, Westminster, Saint-Paul, les Musées, le Palais de Cristal, la Tamise, les ponts; j'ai touché de mes mains les vieilles armures de la Tour & les marbres enlevés à Athènes par lord Elgin; j'ai bu du vin de Grèce dans les Docks, & mangé du potage à la tortue dans les restaurants; tout cela m'a fait plaisir, mais ce qui ne m'en fait guères, ce sont les remarques sur mon infirmité; je comprends assez l'anglais pour les saisir au passage. Et les Anglais, avec lesquels nous sommes en relations & qui m'en parlent ouvertement, croient peut-être me faire plaisir en me citant leurs aveugles illustres; Milton (ô Milton! ô l'hymne au soleil!), un autre, Saunderson, mécanicien, sculpteur, astronome, oui, Yseult, astronome! il calculait le cours des astres, celui qui jamais ne les avait vus graver dans le noir azur du ciel! un autre, un moderne, Metcalf, qui, nageur intrépide, tira des flots un clairvoyant en train de se noyer; qui allait à pied de son village à Londres, & qui découvrit sous le sol une antique chaussée romaine, qu'il avait devinée à des différences de terrain, de végétaux, & de résonnance. C'est admirable! Cette domination de la volonté, cette éducation donnée par l'aveugle aux sens qui lui restent, est une preuve magnifique du pouvoir de l'homme sur lui-même; mais ces savants, cet astronome, ce géologue, & bien d'autres, étaient réconciliés avec leur infirmité, mariés avec elle; la guérison de leur cécité eût dérangé, j'imagine, leur plan de vie; je n'en suis pas là; je veux guérir, s'il est possible; sinon à quoi bon vivre? A quoi bon, après cette lueur d'espoir, retomber dans la nuit éternelle?

» Pardon, ma chère Yseult, je vous afflige, vous qui êtes si bonne pour moi; je devrais être plus sage, moi qui possède un si bon père & deux amies telles que ma tante & vous. Ayez pitié de votre pauvre ami, frappé dans sa force, dépendant de tous à l'âge où il voulait être utile à tous, & devenu, tant il est malheureux, défiant de lui-même & des autres. Vous priez, chère cousine, priez donc pour moi. A bientôt.

» Votre

» HECTOR V.

10

QUARANTIÈME ANNÉE. — N° V. — MAI 1872.

HECTOR A MADAME DE BREUILLY.

« Londres, 12 janvier 18...

» Chère tante,

» Enfin, nous avons pu obtenir une audience de monsieur Bird, non sans une longue station dans la superbe galerie qui sert d'antichambre & qui était peuplée, hélas ! de toutes les variétés de la cataracte, de l'amaurose, de la bléfarite, etc., je vous fais grâce du reste. Il m'a longtemps examiné, il y est revenu à deux reprises, il a réfléchi, & enfin, en assez bon français, il m'a dit :

« C'est un cas très-grave, je n'ose pas beaucoup espérer, pourtant, nous chercherons un traitement. »

» J'ai senti, à ce mot, trembler le bras de mon père, sur lequel je m'appuyais.

« Docteur ! docteur ! dit-il, je vous en supplie, sauvez-le !

— Oh ! dear sir, je ferai ce que je pourrai. Dieu seul guérit, comme l'a dit votre vieil Ambroise Paré. Je ne garantis rien, mais je tenterai... »

» Il écrivit minutieusement le traitement à suivre ; mon père, dans son enthousiasme, glissa une *bank-note* de vingt livres sur la cheminée, & nous nous retirâmes, lui, plein d'un espoir qui débordait dans ses paroles ; moi, plus silencieux, mais, au fond du cœur, aussi faible, aussi ému que lui. Ce que c'est que de nous !

» Je suis le traitement : il me fait, jusqu'ici, beaucoup de mal, & c'est tout. Mais j'espère toujours.

» Nous attendons impatiemment de vos nouvelles. Yseult est bien avare de ses lettres. Je ne saurais la lire, il est vrai ; mais l'entendre lire à bien son prix. Adieu, chère tante, je vous baise les mains à toutes deux.

» Votre neveu & ami,

« HECTOR V.

HECTOR A YSEULT.

Londres, 25 janvier 18...

« Chère amie, chère cousine, une grande nouvelle ! Je souffre horriblement des yeux, mais le docteur est content, je le suis donc aussi, & vous le serez, vous qui vous êtes si généreusement associée à toutes mes peines, vous espérerez avec moi. Comprenez-vous, Yseult, ce que c'est qu'un faible rayon dans une semblable nuit ? Quoi ! je reverrais le ciel, la terre, le visage de mon père, le vôtre, toujours gravé dans ma mémoire ! je pourrai lire & travailler, je n'aurai plus besoin d'en appeler sans cesse au dévouement de mes amis, je ne craindrai plus de leur être à charge, je pourrai leur rendre ce qu'ils m'ont donné ! Cela, je l'avoue, sera difficile ; la patience, la bonté, la tendresse de mon père me laisseront toujours insolvable ; &

vous, bonne cousine, puis-je oublier votre affection, la sympathie avec laquelle vous encouragez mes études, la part que vous y preniez ; nos lectures, nos travaux, le latin appris pour moi, les écritures gothiques déchiffrées pour moi, tout cet attirail d'archéologie adopté par une fille jeune & charmante, uniquement pour consoler les trop longues heures d'un infortuné ? Ma chère Yseult, comment jamais vous témoigner ma reconnaissance ?... Au moins, cette infirmité, si j'en guéris, aura eu un effet salutaire : elle m'aura rendu plus sensible aux vrais biens de la vie, moins désireux d'activité & de richesses, & plus capable de goûter ce que valent une belle nature & des cœurs affectueux.

» *Tout est bien qui finit bien* ; comment finira ceci ? le docteur Bird espère, je veux faire comme lui. Adieu, ma bonne cousine ; hommages & respects à ma tante ; & toujours,

» Votre ami reconnaissant,

» HECTOR VOUVRAY.

» Que vous m'écrivez peu ! »

Yseult laissa tomber la lettre sur ses genoux & elle joignit les mains :

« Mon Dieu ! est-ce possible ! nous accorderez-vous cette grâce ? sera-t-il heureux enfin ? »

Elle ne pensait pas à elle-même, elle ne remarquait pas que dans ces pages confiantes, Hector, tout en laissant courir sa plume, en épanchant son cœur & ses pensées, ne s'engageait cependant par aucune promesse. Le reproche du post-scriptum lui fit plaisir, elle le relut à deux fois ; depuis un mois, en effet, elle n'avait écrit à Hector que de courts billets, sous la dictée de sa mère ; quoique son cœur fût plein de vœux, de tendresse, de dévouement, elle n'écrivait pas volontiers à celui dont elle était toujours occupée ; la fierté & la modestie devaient retenir sa plume, & ne pouvant dire que d'affectueuses banalités, elle aimait mieux se taire. Si l'intimité riante des fiançailles, si l'amitié exclusive, celle que promet le mariage, s'étaient établies entre eux, que de choses elle eût dites ! que de souvenirs se seraient pressés sous sa plume, que d'espérances, que de consolations en auraient découlé ! mais dans une situation telle qu'Hector l'avait créée, le silence était sa force, & triste, elle s'y renfermait.

« Il guérira ! dit Suzanne qui venait d'entrer & à qui madame de Breuille avait communiqué les bonnes nouvelles. Il guérira, comme la sœur d'A-mélie.

— Je l'espère, répondit Yseult, ce serait une si cruelle déception pour mon oncle !

— Et pour nous tous ! dit franchement la jeune fille. L'infirmité de monsieur Hector mettait un crêpe sur toutes nos petites réunions, ne le trouviez-vous pas ?

— J'en avais beaucoup de peine.

— Vous étiez si bonne pour lui, je vous ai souvent admirée, toujours disposée, toujours aimable,

toujours prête à lire ces ennuyeux volumes, à déchiffrer ces vieux manuscrits.

— Mais vous aussi, Suzanne, vous étiez bonne pour Hector.

— Je lui faisais parfois de la musique, parce que j'aime la musique, mais vous faisiez, par compassion pour lui, des choses qui devaient vous peser. Il serait bien ingrat s'il l'oubliait, je lui retirerais toute mon amitié, il pourrait compter là-dessus.

Yseult sourit à ce babil; la gaieté & l'insouciance de Suzanne la gagnèrent, & sous cette paisible influence, elle écrivit à Hector une lettre où les vœux pour sa guérison tenaient toute la place & n'enlaissaient pas aux affaires du cœur. Madame de Breuille la lut, l'approuva en disant : — C'est bien! elle est dans le ton, & je suis sûre qu'Hector & son père en seront très-contentes, & c'est là l'essentiel, satisfaire les autres. »

Hector laissa passer une dizaine de jours avant de répondre, il écrivait :

Londres, 10 février 18...

« Je voulais répondre plus vite, chère cousine, à votre lettre si pleine de sympathie & de consolation; mais j'attendais, afin de vous donner une bonne nouvelle, je la tiens aujourd'hui, & aussitôt je vous la transmets. Je ne vois pas encore, mais j'ai vu! Hier étant assis auprès de la fenêtre, je vis tout à coup une lueur, non une de ces bluettes de feu qui passent devant les yeux à jamais fermés, mais une vraie lumière, un rayon de soleil sur le mur & je distinguai la couleur bleue de la tapisserie. Ce fut un éclair, les ténèbres revinrent, mais quel espoir! & que cette lueur fugitive, ce pâle soleil de février m'ont paru admirables! L'organe, si violemment frappé jadis, n'est donc pas mort; ce miroir où se reflètent les objets extérieurs n'est donc pas à jamais obscurci?

« Pardon de vous parler de moi! aussi, chère Yseult, est-ce un peu de votre faute. Pourquoi, depuis trois ans, m'avez-vous témoigné un si grand dévouement? Vous m'avez presque laissé croire que mon bonheur vous était nécessaire. Ce qui est certain, c'est que vos lettres me font plus que plaisir, elles me font du bien; mon père me les lit à plusieurs reprises & il en est aussi content que moi. Bientôt, je n'en doute pas, je les lirai moi-même; bientôt, je vous reverrai, je retrouverai votre visage ami que je n'ai jamais oublié. Vous m'avez souvent reproché, vous & ma tante, de n'être pas religieux, mais, je vous le jure, Yseult, en ce moment, mon âme cherche Dieu; elle a besoin de prier celui de qui vient la science & qui peut me rendre, s'il le veut, tant de biens perdus. Votre gentille amie Suzanne m'a écrit, dans une lettre de son père, qu'elle faisait une neuvaine pour moi; j'en ai été touché, & en pensant aux railleries des incrédules sur ces pratiques des âmes simples, je me suis dit, avec le brave Shakespeare : *Il y a plus de choses entre le ciel et la terre que les philosophes ne le pensent.*

» Adieu, chère Yseult, mille tendresses à ma tante.

» A vous,

» HECTOR V. »

Plusieurs semaines s'écoulèrent dans des alternatives d'espoir & de découragement; enfin, en avril, Yseult reçut un billet qui ne contenait que ces mots :

« Je vois, Yseult, mes yeux suivent ces caractères que je trace. Je vois, je suis sauvé, sauvé de l'inertie & du désespoir. A bientôt & à toujours.

» HECTOR VOUVRAY. »

Pendant plusieurs jours, madame de Breuille & sa fille ne reçurent que des bulletins qui annonçaient les progrès ou les moments d'arrêt de la guérison. Le docteur Bird ne voulait pas qu'Hector fatiguât ses yeux où la lumière venait de rentrer; il faisait continuer le traitement, & il ordonnait de longues promenades, un exercice modéré, toutes choses qui occupaient le temps d'Hector & de son père.

« Nous recommençons à vivre comme des enfants, » écrivaient-ils.

Peu à peu les lettres redevinrent fréquentes.

« Je vous écris de Windsor, chère Yseult, après la plus charmante course dans cette belle forêt, & un repos délicieux sous ces chênes énormes qui ne craignent pas qu'on les vende pour les débiter en planches, en bûches & en fagots. Je ne connaissais pas la nature, je ne l'avais jamais vue, je ne la connais que depuis un mois, & je ne saurais rendre l'impression qu'elle me produit. Je voudrais voir la terre entière & l'embrasser d'un regard. En attendant, le mois de mai, sous le soleil clément de la Grande-Bretagne, dans cette forêt séculaire, est quelque chose de ravissant pour tous; jugez pour un homme qui sort des ténèbres & du tombeau... Hier, nous avons passé la soirée entière au collège d'Eton; les élèves jouaient au cricket sur la vaste pelouse, baignée par la Tamise, la paternelle Tamise que Thompson & Byron ont célébrée. Le soleil couchant mettait du fard aux vieux murs gothiques du collège, bâti par le sixième des Henris; il y avait entre le paysage & ce vieux monument une harmonie indescriptible; tout était noble, calme, empreint des religieux souvenirs des anciens jours; nous n'avons plus rien en France qui ressemble à cela, & comme dit notre ami le marquis, la révolution y a mis bon ordre. Je vous ai bien regrettée, chère Yseult; mais qui sait? Nous ferons peut-être un jour un pèlerinage à Windsor-Castle.

« Vers la fin du mois, le docteur me rendra à la liberté; quel beau jour que celui où nous touchons la terre de France! quel moment que celui où je reverrai ce que j'ai cru ne revoir jamais : mon pays & mes amis!

» Je n'écris pas plus longuement ; je suis obligé encore à quelques ménagements ; je vois bien de l'œil droit, beaucoup moins du gauche ; j'ai un lorgnon, un pince-nez, des lunettes, & faut-il le dire ! je m'en sers avec délices. Vivent les oculistes & les opticiens ! Adieu, très-chère Yseult.

» HECTOR V. »

Windsor, 16 mai 18...

HECTOR A YSEULT.

Londres, 1^{er} juin 18...

» Nous partons, chère cousine ; le docteur me donne mon *exeat* ; encore vingt-quatre heures, & nous serons près de vous. Vous trouverez mon excellent père rajeuni ; il est heureux de la joie de son fils. J'embrasse ma bonne tante, & je suis à toujours

» Votre meilleur ami,

» H. VOUVRAY. »

XII

Aussitôt ce dernier billet reçu, la bonne nouvelle se répandit ; madame Duport invita ses voisines à un dîner d'arrivée ; les ouvriers de la vaste usine mirent leurs habits des dimanches & attendirent leurs maîtres au seuil de la maison, avec des bouquets, des pétards & des compliments ; tout ce petit pays prenait part à la joie inexprimable du père qui ramenait son fils guéri ; on ne parlait que de cela, & Yseult entendait de toutes les bouches ce que lui répétait son propre cœur. Elle comptait les heures, & son cœur battait fort lorsque madame de Breuille, en belle toilette, vint lui dire que la voiture les attendait. Elle allait donc le revoir, après cinq mois de séparation, & un événement si imprévu ; une joie profonde, désintéressée, remplissait son âme, & il s'y mêlait, en dépit d'elle-même, un sentiment de mélancolie. Elle n'était plus l'heureuse Yseult, à qui l'avenir appartenait ; de tristes jours lui avaient appris que non-seulement le bonheur de la terre est incertain & menacé, mais que toujours il est incomplet. Elle s'en défiait désormais : revoir Hector était une joie indicible, & le revoir peut-être aimant, dévoué, tel qu'il apparaissait dans quelques passages de ses dernières lettres, c'était plus de bonheur qu'elle n'osait en prévoir :

« Il arrivera quelque chose, se disait-elle : ils auront manqué le train, ou mon oncle sera malade... »

Rien, dans la jolie demeure de madame Duport, ne pouvait faire prévoir une fâcheuse nouvelle. Toutes les roses de juin embaumaient le vestibule, le salon était dans ses grands atours, la maîtresse de la maison, joyeuse & parée, donnait ses

derniers ordres ; Suzanne, en aide-de-camp fidèle, plaçait les noms des convives sur leurs couverts.

« Ils sont arrivés, chère madame ! ils reçoivent le compliment des ouvriers, dit madame Duport ; mon mari est allé au-devant d'eux avec nos garçons : ils trépignaient, ces pauvres enfants, ils ne pouvaient rester en place. Asseyez-vous, de grâce. Ma bonne Yseult, je vous demande pardon pour Suzanne, elle a quelques devoirs d'intérieur... »

Yseult tremblait : le bruit qui se faisait au dehors redoublait son émotion : dans le silence de la campagne, on entendait une voix d'homme, grave & forte, qui parlait sur un ton soutenu : puis des vivats, puis des coups de fusil, ce singulier symbole de la joie populaire ; puis, une autre voix, plus jeune & plus vibrante, prononça quelques mots : Yseult reconnut celle d'Hector... Un éclatant *vivat* ! retentit, & madame Duport, du ton le plus tranquille, & comme s'il s'agissait de l'affaire la plus ordinaire, dit :

« Je crois que voilà ces messieurs. »

La porte s'ouvrit... Yseult eut un nuage devant les yeux ; ses mains étaient dans celles d'Hector ; elle l'entendait :

« Chère cousine, je vous retrouve enfin !... ma tante, que je suis heureux de vous revoir ! »

Monsieur Vouvray les embrassait & riait ; il était rajeuni, il portait la tête haute, & le visage coloré sous ses cheveux blancs, il ressemblait à un beau fruit sous de la neige. Hector n'était plus l'Hector des dernières années, triste, nerveux, abattu ; il avait repris possession de lui-même, & sa fière attitude était d'accord avec l'expression vivante de son visage. Ses yeux regardaient droit & bien, ils s'arrêtaient, ils plongeaient dans ceux des autres, & ils étaient animés en ce moment par les meilleures & les plus vives affections de l'âme. Que de bonheur pour Yseult & sa mère dans ces yeux-là !

On causa vivement : les questions s'entrecroisaient, on avait tant de choses à dire & de sentiments à échanger ! c'était une heure rare d'effusion, d'amitié, de confiance. Madame de Breuille bénissait Dieu dans le fond de son âme, monsieur Vouvray aurait serré le genre humain dans ses bras, Yseult ne doutait plus, Hector était radieux, & madame Duport prenait une ample part à la joie de tous : il lui fallait le bonheur des autres pour qu'elle jouît du sien.

La salle à manger s'ouvrit, & tous les yeux allèrent de ce côté ; au lieu d'un domestique en habit & la serviette sur le bras, on vit dans l'embrasure de la porte & un rideau rouge retombant derrière elle, Suzanne, Suzanne, en robe blanche, ses beaux cheveux d'or bruni noués avec un ruban violet, fraîche, éclatante comme le matin, & si belle, si accomplie dans sa grâce modeste qu'Hector ne la reconnut pas. Il se leva & salua cérémonieusement.

« Mais c'est Suzanne ! dit madame Duport en riant de tout son cœur.

— Suzanne ! vous êtes Suzanne ! jamais je ne vous aurais reconnue, mademoiselle !

— Parce que je suis grandie ; je n'étais qu'un baby lorsque... Ah ! tenez, je suis bien contente de vous voir, monsieur Hector, & vous, cher monsieur Vouvray ! »

Monsieur Vouvray l'embrassa ; Hector la regardait. Jamais encore Yseult n'avait remarqué combien Suzanne était belle, & combien sa figure chiffonnée à la Greuze était devenue fine, délicate, attrayante, de quel éclat doux rayonnaient ses yeux gris, combien de grâce elle avait dans le moindre geste, ni quelle harmonie régnait dans toute sa personne. Yseult le remarqua ce jour-là pour ne plus l'oublier.

On annonça le dîner. Madame Duport prit le bras d'Hector, le héros de la fête, son mari emmena madame de Breuilly, monsieur Vouvray offrit le bras à Yseult, Suzanne s'avança entre ses deux frères, légère & gracieuse comme une ondine ; la pauvre Yseult boitant, la taille un peu courbée, marchait triste, humiliée ; lui lui parut qu'Hector

les comparait dans sa pensée, & son cœur se serra tristement.

Peut-être se trompait-elle, peut-être que sous l'empire d'une préoccupation douloureuse, elle ne vit pas juste, mais il lui sembla que, pendant ce dîner, Hector, si empressé, si affectueux jusqu'alors, fût silencieux pour elle ; que ses yeux ne se détachaient pas de la charmante vision ; qu'étranger à tout ce qui l'occupait une minute auparavant, il ne cessait de contempler Suzanne, l'innocente Suzanne, qui riait avec ses frères & se mêlait peu à la conversation. Yseult le vit ou crut le voir, & toute la joie du matin s'envola aussitôt : le trait douloureux était entré dans son âme, & elle en vint à se répéter à elle-même, avec le chagrin honteux & amer de la jalousie :

« Puisqu'il est guéri, que ne suis-je guérie aussi ou que ne suis-je morte ! faut-il vivre pour offrir à ses yeux, nouvellement ouverts, une pauvre fille boiteuse & disgraciée ? & Suzanne est si belle ! »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

MARTHE & MARIE

(SUITE ET FIN.)

VIII

UNE belle-sœur d'Irène se maria à la fin de l'été, & ma cousine, qui saisissait tous les prétextes pour attirer chez elle le monde élégant de la petite ville qu'elle habitait, donna à cette occasion une soirée dansante. Bien qu'on fût en pleine canicule, cette chère Irène déploya tant de zèle, fit tant de démarches, qu'elle parvint à remplir ses salons d'une foule compacte.

Naturellement nous allâmes tous à ce bal. Ma tante, qui n'avait plus de fille à produire dans le monde, s'occupa beaucoup de ma toilette. Elle me fit cadeau d'une robe de tulle blanc, si légère, si vaporeuse, qu'on pouvait la comparer, me dit Albéric, à ces vêtements tissés de nuages & de brouillard, dont s'enveloppaient les valkyries de la mythologie scandinave. C'était bien charmant, mais cela convenait mieux en effet à une vierge d'Odin, pâle & blonde, qu'à une fillette aux cheveux d'ébène & au teint passablement brun.

Pour corriger la fadeur de cette parure, je choisissais une ceinture large et bouffante en taffetas écossais où le rouge tenait une grande place, & j'achetai, pour le glisser dans mes tresses noires, un bouquet de fleurs des champs où le pavot pourpré s'épanouissait entre de petites pâquerettes & des épis de folle-avoine d'un vert tendre. Ma tante trouva ces accessoires affreux & d'un goût détestable.

« Marie est bien de son village, s'écria-t-elle, il lui faut des couleurs qui sautent aux yeux. On lui donne une robe d'une élégance, d'une distinction & d'un *flou* ravissants. Que fait-elle ? Vite, elle pose là-dessus tout ce qu'elle peut trouver de plus apparent, & s'il y avait une couleur plus voyante que le rouge, c'est à celle-là qu'elle donnerait la préférence.

— Non, ma tante, je continuerais à préférer le rouge. Il me plaît partout où je l'aperçois. J'aime les coquelicots dans les blés, les fleurs éclatantes des grenadiers, le feuillage pourpre de la vigne en automne, les lueurs flamboyantes du soleil couchant.

— Cela suffit, mademoiselle, vous avez des goûts extrêmement vulgaires; je l'ai toujours dit. »

Je rencontrai chez ma cousine des jeunes filles très-parées, très-prétentieuses, très-gaies & surtout très-contentes d'elles-mêmes. Au milieu de ces demoiselles, je ne brillais guères, pourtant je fus accablée d'invitations, & la nuit était bien avancée lorsque je pus enfin accorder un quadrille à mon cousin Albéric, qui voulait absolument danser avec moi.

« Marie, me dit-il entre deux figures, sais-tu bien quelle est la plus gracieuse, la plus distinguée, la plus remarquée de toutes les jeunes personnes qui sont ici ce soir ?

— Non, & toi ?

— Moi je dois le savoir; depuis plusieurs heures j'entends chanter sur tous les tons les louanges de cette aimable jeune fille.

— Ce n'est pas mademoiselle... ?

— Certes non !

— Mais tu ne sais pas qui j'allais nommer ?

— C'est égal, tu ne devines point, j'en ai la certitude. La personne dont je parle est une bonne petite fille, naïve, candide, ingénue, qui n'a pas l'ombre de coquetterie. Elle n'est point régulièrement belle, même c'est à peine si l'on peut dire qu'elle est jolie; mais elle a un sourire si charmant, une mine si piquante, un regard si doux... Son teint est un peu trop brun, mais que dit la vierge des cantiques :

« Je suis noire... »

— Ah ! elle est brune ? alors c'est...

— Non, ce n'est ni mademoiselle A, ni mademoiselle B. Si elles sont piquantes, celles-là, à coup sûr elles ne sont point naïves; puis elles n'ont pas, elles n'auront jamais cette grâce timide, ces élans contenus, ce charme discret & voilé, ce regard candide & profond que possède la petite fille dont on fait l'éloge dans tous les groupes.

— Et cette jeune personne ?...

— Eh bien ! c'est une belle âme qui s'ignore, un bon petit lutin qui ne connaît point ses excellentes qualités, une gracieuse jeune fille qui naïvement se croit laide. Et cette ingénuité, cette précieuse ignorance, lui donnent un charme tout particulier, à ce qu'on assure, car tu comprends, moi, je ne juge pas, je raconte ce que j'ai entendu.

— Et tu ne me feras pas voir cette merveille ?

Il se mit à rire.

« Mais si, dit-il. »

Et comme le quadrille finissait, il me conduisit auprès d'une glace.

« La voilà, fit-il. »

Je réprimai un geste de colère. De toutes les plaisanteries d'Albéric, celle-ci me semblait la plus cruelle. Pouvait-il bien se moquer ainsi de moi, de ma laideur, de mes défauts ?

« Marie, me dit tout bas madame Denèvre, soyez sur vos gardes, on vous examine beaucoup. Baissez vos yeux noirs, ils ont un regard étonné

& pensif que l'on remarque & qui ne me plaît pas. On s'occupe singulièrement de vous, ma fille, & l'on vous juge plus favorablement que vous ne le méritez. Dieu merci, me voilà récompensée enfin des soins que j'ai pris de votre éducation. »

Irène, qui s'approchait appuyée sur le bras de monsieur de Presles, me dit avec une légère ironie.

« Reçois mes compliments, tu fais florès. »

— Ne te moque pas, répondis-je un peu piquée.

— Mais, ma chère, je parle très-sérieusement. N'est-il pas vrai, mon cousin, que Marie a beaucoup de succès ce soir ?

— Je me vois forcé de répondre oui, au risque de blesser la modestie de mademoiselle, répliqua Étienne en souriant.

— Vraiment ? m'écriai-je sans réfléchir. Oh bien ! nous le dirons à Marthe. »

Irène haussa les épaules & emmena son cousin.

« Parlez le moins possible, chuchota ma tante en se penchant vers moi. Vous dites des choses !.. Je vous le demande, qu'importe à mademoiselle de Condat que l'on vous trouve laide ou jolie, gracieuse ou maladroite ? Vous avez des réflexions qui ne sont point heureuses, ma pauvre Marie. »

Huit jours après ce bal, un soir, madame Denèvre me fit dire qu'elle avait à me parler & qu'elle m'attendait dans son appartement.

J'y courus, je la trouvai seule, & son air était si solennel que j'en pris de l'inquiétude. Elle me baisa au front, me fit asseoir à ses côtés & me tint ce discours :

« Ma chère enfant, depuis quelques mois vous avez beaucoup changé à votre avantage; vous n'êtes plus cette méchante, indocile & déraisonnable petite fille qui me désespérait, & je vous crois à présent fort capable de comprendre les choses très-sérieuses que j'ai à vous dire. Sachez donc, ma pauvre Marie, que nous nous trouvons dans une position déplorable; la ruine est à notre porte, & je me vois forcée de vendre la forge qui, après nous avoir coûté si cher, allait nous enrichir tous.

— Quoi ! ma tante, vous vendriez la forge ? Et ensuite que deviendrions-nous ?

— Dieu le sait, mon enfant.

— Et il n'existe aucun moyen de prévenir ce malheur ?

— Si, il y en a un, mais un seul &... Pour parler franchement, Marie, vous seule pouvez nous sauver.

— Chère bonne tante, que dites-vous ? Comment moi, pauvre orpheline ?.. Ah ! mais j'oubliais la dot que je dois à la générosité de monsieur de Presle, je serais bien heureuse si vous vouliez me permettre de vous l'offrir.

— Non, non, mon enfant, votre dot a été déposée chez un notaire, & n'étant point majeure

vous ne pouvez y toucher. D'ailleurs, cela ne suffirait point pour conjurer l'orage & nous mettre à même de réaliser les immenses bénéfices sur lesquels j'aurais le droit de compter, si nous avions franchi ce mauvais pas. Il me faudrait une somme considérable. Je ne saurais la demander au mari d'Irène qui, ayant encore parents et grands parents, ne possède rien en propre, mais je puis, je dois m'adresser à vous, et vous dire avec confiance & franchise : Marie, n'oubliez pas ce que j'ai fait pour vous, venez à notre secours, sauvez votre famille de la ruine.

— Mais, chère tante, comment ? de quelle manière ?

— Je vais vous l'expliquer & entrer dans quelques détails. Apprenez d'abord que monsieur de Presles est riche, excessivement riche.

— Lui ? Il nous a donc trompés ?

— Non, car il est bien vrai que monsieur Gaston n'a pas fait de testament & que son fils, le petit orphelin, a été son seul héritier. Mais ceci n'a point empêché Étienne de s'enrichir. Le jour même qu'il est arrivé à la Louisiane, monsieur de Presles l'a considéré comme son associé, &, pendant seize ans, a partagé avec lui tous ses bénéfices. Bref, notre cousin possède une magnifique fortune. Pourquoi ne nous l'a-t-il pas dit dès le premier jour, c'est ce que je ne m'explique guère. Peut-être songeait-il à épouser ma chère Irène & voulait-il être aimé pour lui & non pour ses richesses ; mais il aurait dû comprendre... Enfin notre bonne Irène est mariée, mais vous ne l'êtes pas vous, mon enfant, ma seconde fille, & je ne vois pas pourquoi vous n'épouseriez point Étienne. — Ah ! j'étais sûre que vous alliez jeter les hauts cris.

— Mais, ma tante, je n'ai pas dit un mot.

— Parce que je vous ai interrompue, mais croyez vous que je ne remarque pas vos airs de victime, votre pâleur & le tremblement subit de votre voix. D'ailleurs je savais d'avance que ce mariage vous déplairait.

— A moi ? Oh ! non, ma tante, ne croyez pas cela mais...

— Mais, ma chère, songez que notre sort est dans vos mains. Vous ne comprenez pas ? C'est bien simple pourtant. Si monsieur de Presles épouse une étrangère, il abandonnera la forge, il emportera sa fortune... Si au contraire il devient votre mari & mon fils pour ainsi dire...

— Mais, ma bien chère tante, pourquoi faire une pareille supposition ? Monsieur de Presles ne songe pas, ne peut pas songer à m'épouser, il m'a toujours considérée comme une enfant.

— Oui, il vous trouve un peu jeune, ou plutôt il craint de ne l'être point assez. Mais je lui ai fait observer que vous n'avez ni l'étourderie, ni les goûts frivoles de votre âge, & il a fini par consentir... c'est-à-dire, il m'a chargée positivement de vous transmettre sa demande... Vous

secouez la tête. Est-ce que vous ne me croyez pas ?

— Ma tante, je vous crois toujours, mais ceci est tellement étrange !

— Etrange ? pourquoi donc ? Mon cousin vous connaît à fond, il vous estime, il sait que vous êtes une bonne petite ménagère ; il est donc naturel qu'il consente... je veux dire qu'il désire vous épouser. Vous lui convenez parfaitement, &, lui de son côté... Enfin c'est un mariage assorti. Quelle objection pourriez-vous me faire encore ? Que vous êtes sans fortune, mais Étienne, vous ne l'ignorez point, a un caractère exceptionnel, & de tous les biens de ce monde, la richesse est celui dont il fait le moins de cas.

— Ma tante, murmurai-je, il m'a semblé quelquefois que monsieur de Presles avait, pour Marthe de Condat, autant d'affection que d'estime ; croyez-vous qu'il n'ait jamais songé à demander sa main ?

— Il l'a demandée & on la lui a refusée, mon enfant, & tout à l'heure il est convenu avec moi qu'il y a trop de secrets & de mystères autour de ces Condat pour qu'un homme honorable puisse s'allier à eux. Vous voyez, Marie, que cela ne doit point vous inquiéter. Étienne ne pense plus du tout à Marthe ; il vous aime beaucoup & vous rendra très-heureuse. Mais je ne vous en dirai pas davantage ce soir. Réfléchissez, écoutez la voix de votre bon cœur & tout ira bien. »

Elle se tut, me tendit les bras & me serra contre sa poitrine. Je sortis en fondant en larmes & je courus me réfugier dans ma chambre. J'éprouvais un ardent désir de me recueillir & de m'entretenir avec mes pensées.

Je m'assis auprès d'une fenêtre & je voulus respirer l'air frais du crépuscule. Mais la nuit qui venait était brûlante, orageuse, & au lieu de la brise douce & légère que j'attendais, il passait sur mon front de lourdes bouffées de chaleur. A l'horizon des éclairs fendaient sans cesse la longue chaîne de nuages qui allaient se perdre derrière les montagnes, &, de temps à autre la poussière, brusquement entraînée par des tourbillons subits, formait des colonnes opaques & mobiles que le vent brisait après les avoir élevées.

La terre était sèche, sans rosée & sans pluie ; pourtant les arbres & les plantes exhalaient de violentes senteurs ; les graines éclataient en pétillant, les fruits mûrs roulaient dans l'herbe, les fleurs fermaient leurs calices & penchaient leurs tiges à demi-flétries. Mais si la séve commençait à leur manquer, elles n'en avaient que plus d'arome.

Il y avait, sous mes fenêtres, une éclatante collection d'œillettes qui mêlaient leur odeur pénétrante au parfum plus subtil des acacias & des dernières roses. L'air en était embaumé & l'haléine des vents, déjà brûlante, s'imprégnait encore de ces enivrantes senteurs. On ne le respirait point, cet air chargé d'arômes, il montait au cerveau & donnait le vertige.

J'étais inquiète, j'avais l'esprit agité; au lieu du calme & de l'apaisement que je lui demandais, cette soirée d'orage m'apportait une vague & douloureuse appréhension. Malgré moi j'éprouvais un grand serrement de cœur & je me disais :

« Mais pourquoi ne suis-je point heureuse ? Je devrais l'être pleinement. Certes, je ne suis pas née pour le bonheur, si même aujourd'hui mon âme ne ressent que tristesse & inquiétude. »

Puis pour me rassurer j'ajoutais : « Mais je ne suis pas triste, c'est l'orage qui irrite mes nerfs & me fait souffrir... ensuite la surprise, le doute... Il y a des choses auxquelles on ne s'accoutume point tout d'abord, & ce bonheur qui m'arrive à l'improviste me trouble un peu. — Quand je me serai habituée à cet hôte inconnu, quand j'aurai la conviction qu'il est ma propriété, mon bien, je ne le craindrai plus & j'oserai le regarder en face. Pour ce soir, tout ce que je puis faire, c'est de remercier la divine Providence. »

Le front dans mes mains, je voulais prier. Mais voilà que mes angoisses redoublèrent, & que je sentis en mon âme une sorte de remords sourd, vague, mais tenace. Effrayée et surprise, j'essayai de faire taire cette voix de ma conscience, mais cela me fut impossible, & chaque fois que je voulais prononcer le nom d'Étienne, elle murmurait celui de Marthe.

« Marthe ? pourquoi donc ? quel tort lui ferai-je en épousant monsieur de Presles ? Elle ne l'aime pas ; bien mieux, elle l'a pris en aversion, & ne me l'a point caché. »

— Elle t'a dit seulement qu'il est des sentiments qui ne se commandent pas, me répondait cette voix qui s'échappait du plus profond de mon cœur. Mais quels sont ces sentiments auxquels la jeune fille faisait allusion ? Pourquoi fuit-elle Étienne ? Est-ce bien parce qu'elle a de l'aversion pour lui qu'elle n'aime point à entendre prononcer son nom ?

— Je l'ignore & ne veux pas le savoir, m'écriai-je. Qu'importe, d'ailleurs ? Marthe a refusé d'épouser Étienne.

— C'est vrai, mais pourquoi a-t-elle refusé ?

— Parce qu'elle a pris la résolution de ne se point marier.

— Non, elle a résolu seulement de ne point accepter la dot que voudrait lui offrir monsieur de Tressol, & de ne pas quitter son père souffrant, malheureux, & dont l'intelligence est si faible. Si Étienne savait que Marthe n'a pas eu d'autres motifs pour lui refuser sa main, comme il s'empres- serait de réitérer sa demande ! Il se soucie bien, lui, de la fortune du baron de Tressol ! Quant au pauvre monsieur de Condat, il serait certainement entouré, chez son gendre, de tous les égards & de tous les respects possibles, & si fou qu'il soit, jamais Étienne ne voudrait le séparer de Marthe.

— Tout cela peut être vrai, mais ma pauvre

tante se trouvera ruinée, si je n'épouse point mon sieur de Presles.

— Mauvais subterfuge. Que monsieur de Presles épouse Marthe ou Marie, il aura pour la famille Denèvre le même cœur & le même dévouement.

— Enfin, c'est Marie qu'il choisit aujourd'hui librement, volontairement.

— Mais s'il consent à ce mariage, c'est parce qu'il a perdu l'espoir d'épouser Marthe ; c'est parce que madame Denèvre l'a prié & supplié, c'est peut-être parce qu'elle lui a fait entendre que la pauvre Marie éprouve, pour son bienfaiteur, une reconnaissance filiale, une admiration enfantine.

— Voilà de vaines arguties, m'écriai-je résolument. Monsieur de Presles a demandé ma main & je ne veux pas, je ne veux pas la lui refuser. Après avoir tant souffert, je serais folle de repousser le bonheur quand il vient à moi. Effacez-vous, souvenirs importuns, je ne veux penser qu'à l'avenir & aux joies qu'il me réserve. »

Alors je me recueillis de nouveau, & j'essayai de me représenter l'existence que j'aurais après mon mariage. Je me transportai en imagination dans la demeure d'Étienne, je me vis au milieu d'une société brillante, entourée de tous les plaisirs que procure une grande fortune, & prenant place parmi les êtres privilégiés qui se partagent ou se disputent les joies de ce monde.

Quand j'eus contemplé ce tableau fantastique, mon cœur, qui n'avait senti qu'une orgueilleuse satisfaction, se serra douloureusement, & je compris bien que tout cela ne me rendrait point heureuse. Alors je songai aux pays inconnus que je visiterais avec Étienne, aux merveilles de l'art que nous admirerions ensemble, aux chefs-d'œuvre de la création devant lesquels nous irions nous prosterner, puis au petit royaume, au cher logis que je gouvernerais avec sagesse & douceur, aux pauvres que monsieur de Presles aimait, aux larmes que nous pourrions essuyer, aux souffrances que nous nous plairions à soulager, aux heureux que nous ferions... Mes yeux devinrent humides, je ressentis une émotion délicieuse, mais la voix de ma conscience s'éleva encore pour me dire que, même au milieu de ces joies pures & saintes, je ne serais point pleinement, parfaitement heureuse.

« O Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, si le bonheur complet, parfait n'existe pas, où donc en avons-nous pris l'idée ? Est-ce un souvenir, une vision, une promesse, ou seulement un rêve, une fiction, un mensonge ? Pourquoi permettre que nous cherchions sans cesse ce que nous ne saurions trouver ? Pourquoi nous avoir fait le cœur si vaste que rien ne peut le remplir ? »

En cet instant un éclair fendit les nues, & dans les ténèbres, je vis resplendir la croix placée au-dessus de la chapelle du château.

« Ah ! me dis-je, le voilà le bonheur complet & parfait, celui qui remplit tout le cœur : la joie

dans le sacrifice, la félicité dans la souffrance, le bonheur dans l'immolation. C'est celui-là qui sera le mien. Dispersez-vous, chimères trompeuses, fantômes rians qui n'êtes point le bonheur, mais son ombre. J'ai fait mon choix, ou plutôt comme Jacob, j'ai lutté avec l'ange & l'ange a vaincu.

IX

Marthe & Étienne sont mariés depuis un an. Avec une courageuse abnégation & une délicatesse exquise, Marie a su détruire les obstacles qui s'élevaient entre ces deux êtres si bons, & qui s'aimaient depuis le jour où ils s'étaient rencontrés. Monsieur de Presles est toujours l'associé de ma-

dame Denèvre, & la forge commence à leur procurer de sérieux bénéfices.

Marie vient de prendre, au couvent de *** , le voile blanc des novices. Elle possède enfin ce bonheur complet qu'elle avait rêvé ; mais, chose étrange ! monsieur de Condat, ce pauvre monomane, est le seul qui ait su lire dans le cœur de la jeune fille. Il lui a envoyé, pour orner sa cellule, un tableau qui représente le divin Sauveur chez son ami Lazare, entre Marthe & Marie. La première s'empresse pour recevoir l'hôte divin, tandis que la seconde, immobile & muette, écoute & recueille en son cœur les paroles qui tombent de la bouche de Jésus. Dans un coin du tableau, le père de Marthe de Condat a écrit : — « Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera point ôtée. »

MICHEL AUBRAY.

REVUE MUSICALE

LA TROUVAILLE, Opérette de M. Victor Massé

Nous les voyons d'ici, ces chères folles, remuant tout dans la maison, rêvant, improvisant, organisant une grrrande représentation théâtrale, soit dans le réfectoire de la pension, soit dans le salon de la famille.

Mais comment simuler un jardin, bâtir une chaumière & faire pousser un buisson sur le parquet d'un appartement ? grave question qui fait travailler bien des têtes ! On cherche des moyens, on propose, on discute, on veut que les choses aient bon air, on s'attache à produire de l'effet, à entretenir de l'illusion, car le public sera nombreux & choisi. Il y a sur l'affiche un nom célèbre qui va faire affluer les spectateurs. Il faut être à la

fois comédien, musicien & machiniste ; il faut de l'âme pour sentir, du talent pour exécuter & de l'expérience pour diriger.

Comment ferons-nous un jardin ? plusieurs propositions sont émises ; les paroles abondent, les avis s'entre-choquent, les plans se multiplient ; acheter au quai aux fleurs des arbres verts aussi hauts qu'on pourra les trouver, jeter sur le plancher un tapis qui imitera le gazon, & faire main-basse sur toutes les jardinières de la maison. Les jardins ne sont pas tous forcés d'être plantés d'arbres gigantesques.

« Voici donc notre terrain !

— Sans doute, mais la chaumière ?

— Il ne faut pas s'embarrasser pour si peu, quel-

ques paravents réunis, des planches formant le plafond, & sur ce plafond des bottes de paille posées en forme de toit.

— Très-bien, il reste le buisson, le buisson indispensable.

— Deux ou trois houx serrés les uns contre les autres feront parfaitement l'affaire.

— Cependant ces pauvres paravents, divergents de couleurs, ne ressembleront guère à une mesure de paysan.

— Une idée ; vite à la besogne, découpons du papier vert en forme de vigne-vierge, faisons des guirlandes, enveloppons notre bâtiment ainsi que le chaume, de pampres & de lianes, & nous aurons une cabane champêtre qu'un peintre prendrait pour modèle.

Le grand mot de Joseph Prudhomme retentit de tous les côtés :

« Parfait, parfait, parfait!!!

— A présent, il faut songer à la musique ; là est le grand écueil à craindre, le récif qui menace notre frêle embarcation. D'abord il faut chanter juste & ne pas manquer la mesure ; ensuite s'identifier avec la pensée du maître qui a daigné nous offrir sa partition ; enfin se rappeler, à une phrase près, le libretto.

— Si nous le relisons ?

— Ce serait trop long ; d'ailleurs nous le savons par cœur. Imprégnons-nous bien du sujet, afin que chacun de nous comprenne son rôle & le sens que l'auteur a voulu lui donner. Il ne s'agit pas ici d'aligner des mots les uns contre les autres, mais de se rendre un compte exact des caractères & de la situation.

« Vous comprenez bien, mesdemoiselles ?

— Parfaitement.

— De la grâce, de la naïveté, du naturel, & le public nous applaudira. Et maintenant aux guirlandes ! il faut que la chaumière soit couverte de pampres. Ce soir nous nous occuperons de la musique.

La musique ! c'est un vrai bijou, quelque chose de gracieux, de simple & de naïf comme une piquette des prés. L'introduction n'a pas les proportions d'une ouverture, aussi l'auteur a-t-il eu raison de l'intituler simplement *prélude*. En l'écoulant, on devine tout de suite qu'on va assister à une de ces poétiques scènes de la vie des champs, dont la gaieté & l'insouciance seront les principaux éléments ; les quelques mesures qui précèdent l'*andante* ne sont qu'un premier jet que l'auteur développera dans le cours de la partition, avec les mille ressources de son inspiration & de son talent. En effet, on le retrouve dans l'*allegro* qui termine ce morceau d'entrée, que nous eussions préféré un peu moins écourté.

La pièce débute par une ariette en mi bémol que chante Mariette :

La gaité, le rire
Voilà le vrai bien.

Malgré la légèreté de la mélodie, le compositeur a su y introduire, par une gracieuse modulation, la note tendre qui ramène doucement au premier motif.

Le trio entre Mariette, Louise & Germain, qui vient ensuite, est sans contredit, avec le finale qui le suit, la partie capitale de l'ouvrage. Après quelques mesures d'un dialogue vif, arrive une ronde joyeuse que chante Germain :

Tralala, tralala,
De cette façon-là
On n'offense personne.

Reprise en trio, avec cette verve qui rappelle la meilleure manière du compositeur des *Noces de Jeannette*.

Cette ronde n'est autre chose que l'idée première du prélude, brodée & développée de la façon la plus habile.

Le petit finale n° 4 est une perle microscopique que nous recommandons aux amateurs ; il faut se hâter de l'applaudir, car c'est un joli nuage rose qu'emporte la brise en un instant.

Dans le n° 5, qui est un intermède, monsieur Victor Massé a voulu sans doute suppléer à ce qui, dans cette opérette, pourrait donner lieu à une critique, l'absence du côté sentimental. Il n'est pas possible de trouver un chant plus suave, plus tendre & plus distingué que celui qu'il a esquissé en quelques lignes. On regrette que cette mélodie pleine de fraîcheur & de naïveté ne soit pas destinée à une voix de soprano. Assurément cette page est l'âme de la partition.

La seconde partie commencée par l'air du fauneur.

Par le soleil levant,
Gagner la grande plaine,
Couper, le front au vent,
Le sainfoin, la verveine...

Ce morceau d'une facture assez large est écrit avec beaucoup de vigueur ; on y reconnaît la main du maître auquel nous devons *Galatée* & tant d'autres compositions heureuses.

L'auteur entre, d'un pied sûr, dans le domaine de la vie agreste dont il sait reproduire la couleur naïve & les effets pittoresques.

Il nous reste à parler du couplet de Fifi qui doit être chanté en pleurant :

Je n'aime le pain sec
Que sous des confitures.

C'est un petit hoquet comique très-amusant & très-enfantin.

Le second finale reprend l'unisson, sur d'autres paroles, le motif du trio dont nous avons parlé, & la toile tombe, au grand regret des auditeurs, sur cette gracieuse composition due au talent de madame Rocheblave pour le libretto & à celui de monsieur Victor Massé pour la musique.

MARIE LASSAVER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Procédé pour purifier l'air dans les maisons.

Versez du vinaigre commun sur de la craie en poudre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune effervescence. Laissez déposer & dégoutter le liquide. Faites sécher le résidu, mettez-le dans un vase de terre ou de verre, & versez-y ensuite de l'acide sulfurique jusqu'à ce que vous voyiez s'élever une vapeur blanche. Cette vapeur, concentrée & ramenée à l'état de liquide, donne le vinaigre aromatique qui se trouve dans le commerce. Elle se répand & pénètre partout en peu de temps. La dépense que nécessite ce procédé est très-faible.

On emploie ce procédé pour l'assainissement des hôpitaux, des prisons, des vaisseaux, etc. Dans combien de maisons particulières, hélas ! il

sera bon de l'employer aussi, cet été, à l'époque des chaleurs, si ces maisons sont situées dans les pays envahis, si elles ont été occupées par des malades ou des blessés & surtout si elles sont voisines des champs de bataille récents!...

L'alcali volatil, si utile contre les piqûres venimeuses, sert aussi au nettoyage de certains objets ; les collets d'habit, les bords en cuir des chapeaux, les brosses à cheveux, se nettoient parfaitement en les frottant avec de l'eau mêlée à de l'alcali (une cuiller à bouche par verre d'eau). On enlève l'écume grise qui se forme sur le collet, le cuir ou les poils de la brosse, & on frotte jusqu'à complète purification.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Je reçois, comme tu sais, Florence, nombre de lettres de nos amies Françaises & étrangères, ces demoiselles voulant bien me consulter dans leurs petits embarras.

Aujourd'hui on me reproche, très-gracieusement, j'en conviens, de ne jamais parler des *chambres de jeunes filles*, & certes il y a bien des choses à dire sur ce chapitre. Par malheur, ma gentille correspondante ne me dit pas si ce sont des réflexions *philosophiques* qu'elle réclame sur cet intéressant sujet, ou bien si elle désire simplement des conseils pour l'ornementation, l'arrange-

ment de son petit logis. Dans ce cas, un renseignement important me manque : j'ignore complètement la position de sa famille... or, les chambres des jeunes filles, aussi bien que les ameublements des parents, varient suivant cette circonstance qui ne manque pas d'une certaine valeur...

Je me vois donc forcée à me borner à des généralités.

Tout d'abord, établissons cette vérité que, dans le monde, on juge presque toujours les gens sur ce qui les entoure.

Ainsi, de même que l'on dit : « Le style, c'est

l'homme, de même on pourrait dire « le logis, c'est la femme. » Car l'intérieur de la maison étant son domaine particulier, on la juge tout de suite favorablement ou défavorablement, selon l'ordre ou le désordre, selon l'arrangement plus ou moins gracieux qui règnent chez elle.

Par suite, la jeune fille, n'étant souveraine que du petit recoin qui lui est affecté dans la demeure paternelle, sera jugée aussi sur les apparences plus ou moins soignées de sa chambrette.

En parlant d'apparences soignées je ne prétends pas mettre la question de luxe en avant.

Le luxe de la chambre d'une jeune fille, c'est sa fraîcheur, sa propreté, son ordre, son aspect riant, bien plus que la richesse de ses tentures, l'élégance de ses meubles, & le nombre des objets d'art qui la décorent.

On trouve dans très-peu de chambres de jeunes filles, ces choses luxueuses qui n'appartiennent qu'à certaines classes favorisées; mais ce qu'on peut trouver dans toutes ou presque toutes, ce sont ces mille brimborions sans valeur qui témoignent de l'adresse aux travaux féminins de la maîtresse du logis; de son goût naturel pour ce qui est joli & gracieux; de son désir intelligent d'embellir son gentil domaine. Là, elle doit se plaire plus que partout ailleurs, si elle a l'instinct du *at home*, comme disent nos voisins d'outre-Manche; & c'est une précieuse qualité pour une femme, que cet instinct-là!

Quelle idée, je te le demande, aurait-on d'une jeune fille qui pourrait vivre dans une sorte de chaos, où tout serait terni & recouvert de poussière, faute de soins journaliers? qui laisserait se défraîchir, plutôt que de les ranger, ses vêtements jetés pêle-mêle sur un lit fait sans grâce? qui ne se donnerait pas même la peine, le cas échéant, de relever un objet roulant sous un meuble.

Cette jeune fille, penserait-on, si elle se marie un jour, sera une calamité pour son mari; elle amènera par sa négligence, son désordre, son incurie, sa paresse, de fâcheuses scènes dans son ménage.

Mais voici, au contraire, cette charmante petite chambre, bien modestement meublée, c'est vrai, mais soignée, gaie, propre... Comme on a bonne idée tout de suite des qualités de celle qui l'habite! Partout un reflet de son caractère, des ouvrages élégants à côté d'ouvrages utiles dans sa corbeille à ouvrage; des colifichets du meilleur

goût dans ses tiroirs, & du linge admirablement rangé dans ses armoires. Nulle part un atome de poussière, & pourtant nulle part non plus cet aspect compassé de certains appartements si bien rangés qu'on croirait les meubles à tout jamais cloués à leurs places.

Si le temps ne me manquait, chère Florence, il y aurait ici une revue amusante à te faire faire: celle des différents aspects que peuvent présenter les chambres de jeunes filles, selon les caractères de celles qui les habitent. Ainsi, nous aurions la chambre de la jeune personne prétentieuse, visant aux talents, au bel esprit. Chambre arrangée pour l'effet dans ses moindres détails, & contenant sur tous les meubles une petite réclame sournoise des mérites de la propriétaire: dictionnaires de langues étrangères, notes savantes n'ayant jamais servi à personne, dessin habilement retouché par un professeur, ouvrage compliqué auquel la maîtresse de céans ne fait jamais un point, & pour cause.

Puis, il y aurait la chambre de la jeune fille mystérieuse, de celle qui, sans l'ombre d'un secret dans sa vie candide, a toujours quelque grave confidence à faire à sa meilleure amie de pension, quelque chuchotement à glisser à l'oreille de quelqu'un; c'est un sanctuaire impénétrable que cette chambre. Tout y est fermé, calfeutré, barricadé, comme s'il s'agissait d'y garder un gros secret d'État, depuis les armoires où sont rangées les chaussures, jusqu'au coffret contenant les pieuses images échangées avec des compagnes de couvent ou reçues en récompense du travail & de la sagesse; depuis le pupitre où repose, inachevé, un devoir interrompu, jusqu'au buvard qui renferme une lettre de la grand'mère absente, ou du frère en pension. Quelle ridicule manie, & pourquoi s'habituer ainsi à se croire des secrets, à en faire de toutes choses.

Mais je m'arrête, amie, car je m'aperçois que je n'ai nullement satisfait mon aimable questionneuse; je ne vois qu'un moyen, c'est de la remettre au mois prochain pour les détails que j'ai omis aujourd'hui. Cette fois, je m'étendrai particulièrement sur l'ameublement & l'organisation matérielle des chambres de jeunes filles, dans les diverses situations de fortune où elles peuvent se trouver.

Au revoir, ma Florence, & à toi de cœur,
JEANNE.

MODES

EN fait de costume jeune, rien n'est plus joli qu'une toilette de faille noire, dont les ornements sont doublés & liserés de rose; la tunique, relevée des deux côtés un peu haut, par de gros nœuds de faille noire, doublés & liserés. — Chapeau de paille ou de tulle noir avec

garnitures de faille noire, liserés & doublés de même.

Le costume *tout noir* est quelquefois relevé par de larges nœuds de soie rose ou bleu de ciel. Mêmes nœuds au corsage, aux manches, & au chapeau.

On voit aussi de larges ceintures de couleur, venant se nouer de côté, assez bas sur la jupe & dont les pans tombent sur le jupon.

Les écharpes romaines se portent encore sur des robes noires ou de nuances unies. — Toujours des nœuds alsaciens dans les cheveux & sur les chapeaux.

Ce qui est également très-distingué pour ornements de robes noires, ce sont des volants plissés en soie de couleur, sur lesquels sont posés de plus petits plissés de soie noire, laissant dépasser celui du dessous, à la tête & au bas.

Le gris perle s'harmonise parfaitement avec le noir pour ce genre de garnitures.

Les costumes noirs garnis de dentelle & de plissés blancs sont toujours de mode. On peut très-bien, pour cet usage, se servir d'imitation de valenciennes. Mais pour les chapeaux qu'on veut porter avec ces toilettes, il faut de la vraie dentelle.

On porte peu de ceintures sur les tuniques, un peu plus sur les corsages à basques & à postillons. En voici un assez joli modèle :

Un large ruban passant devant, ou ne prenant que sous chaque bras, vient se nouer sur le bas de la basque, assez loin de la taille.

On trouve à peu près dans tous les magasins de nouveautés des tuniques de faille noire brodées ou soutachées, de très-beaux dessins, & toutes préparées à tailler, pour les faire faire chez soi. Quelques-unes ont le bord festonné à la main. Mais, en général, ces dispositions ne se faisant que sur très-belle soie, les prix en sont fort élevés.

Comme toilette de deux couleurs pour femme élégante, je citerai la suivante, très-remarquée dans un salon.

Le jupon est en faille maïs; il a deux assez hauts volants largement plissés. La tête de ces volants est liserée & doublée de faille hanneton doré. Un biais de même nuance traverse cette tête. — La tunique est en faille hanneton; le bord & le devant liserés de faille maïs, ont ainsi l'air d'être entièrement doublés. Le devant de la tunique est boutonné par de gros boutons de passementerie agrémentés hanneton & maïs. Les manches, un peu larges, ont des revers liserés & de gros boutons. Par derrière, sur la taille, au-dessus des plis relevant la tunique, se place un gros nœud de ruban couleur hanneton, doublé de maïs.

Chapeau de paille brune, forme haute, avec bouquet de maïs & d'avoine, posé sur le sommet, & faisant longue traîne par derrière.

Les tissus brochés & damassés reviennent à la mode. On en voit, cette année, un grand assortiment. Il s'en fait couleur sur couleur; puis, avec bouquets de différentes nuances, sur fonds unis.

Les tuniques, ou petites jupes, se font avec ces étoffes, & les jupons en faille unie, avec volants plissés ou froncés, tuyautés, ruchés, etc.

Pour costume de printemps, on emploie de pré-

férence les tissus souples & soyeux, formant de jolies draperies.

Ainsi le *crêpe de l'Inde*, étoffe ravissante, mais chère; le *crêpe de Chine* uni ou à pois satinés.

La *Baroda*, avec bouquets tissés & satinés, couleur sur couleur; remarquable surtout en *écru*. Le *chaly*s aux grandes ou petites rayures, & aussi avec bouquets Pompadour. Puis enfin les petits draps légers pour costumes plus ordinaires.

Les tuniques de *drap blanc* soutachées sont très-élégantes. On les porte avec des jupons de soie ou de velours.

Il y a encore de charmants *taffetas Pompadour*, fonds blancs ou écrus; avec ce genre de dessins, les tuniques ont souvent un gros pli Watteau.

Je constate une grande variété dans les *foulards*, & un grand nombre de dispositions. — Les jupons & les ornements des costumes se font avec de l'*uni*. Les jupes & tuniques à *dessins*.

Le costume entier peut être en foulard uni, ce qui est toujours de bon goût, & moins marquant que les dessins, changeant avec les caprices de la mode.

On trouve, du reste, presque les mêmes dispositions imprimées sur percale & cretonne satinée. Il y a des dessins Louis XV & Louis XVI; d'autres, sur cachemire, genre oriental, vieux style, etc. Avec ces jolies cretonnes, il est facile d'organiser de charmantes toilettes, peu coûteuses. Les plus originales sont avec fonds noirs. On les borde d'un liseré, de la couleur qui domine dans les bouquets.

Je dois signaler le modèle suivant qui obtient un véritable succès. Le jupon est en foulard bleu de ciel avec cinq petits volants ourlés en biais. — Tunique de cretonne fond blanc à petits bouquets Pompadour; elle a, autour, un bouillonné, dont les deux têtes sont bordées par un petit ruban de soie bleu. Ce bouillonné tourne tout autour du cou & accompagne, de chaque côté, le devant de la tunique, qui est attachée tout le long, par des nœuds de foulard bleu, & relevée sur les côtés par de gros nœuds semblables. — Chapeau en paille de riz, avec bouquet de roses & rubans bleus. Longs gants de Saxe, sans boutons, ombrelle-carne, en cretonne pareille au costume & doublée de foulard bleu.

Puisque je parle d'ombrelle, disons que le genre le plus nouveau, & allant à peu près avec tout, est un tissu très-brillant & très-solide fil & soie, *écru* soutaché en soie, avec guipure & effilé de même teinte. Ces ombrelles sont doublées de couleurs, rose, lilas, vert, etc., & ont des manches à cannes.

Les plus habillées sont en dentelle forme marquise, noires ou blanches, avec doublure de nuances assorties aux toilettes. La dentelle de laine ne fait pas mal, de même que les imitations. On voit aussi des ombrelles en guipures noires & de couleurs, les noires sont bien plus jolies.

Pour finir, je vais faire la description de deux costumes d'étoffe unie, qui pourront être copiés

en n'importe quel tissu ordinaire : *cachemire, alpaga, mohair, taffetas de laine*, etc.

Le jupon du premier est en *faille écrue*. Il a un haut volant en biais, plissé à plat. Puis deux gros bouillonnés, traversés chacun par une ruche coquillée. Cette ruche est en biais, & bordée de chaque côté d'un petit biais de faille pareille. — La tunique, en popeline de soie de teinte un peu plus foncée que le jupon, est soutachée tout autour, en formant des dents; il sort de ces dents une fine guipure de même nuance.

Le second costume est composé d'un jupon de soie *violette* avec deux volants plissés, un peu l'un sur l'autre, surmontés d'une ruche effilée.

Casaque de crêpe indien *mauve*. Elle est très-longue derrière, quoique bien relevée en bouffant. Tout à fait ouverte par devant sur un long gilet de soie *violette*, elle a de larges revers jusqu'en bas. Ces revers sont dentelés & liserés de soie *violette*, comme toute la casaque.

Grosse ruche effilée comme celle du jupon, autour du cou du gilet.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le Grand-Marché-Parisien, 3, rue Turbigo, a, dans ce moment, un choix de tissus charmants pour costumes d'été; ils ont l'avantage d'être jolis & peu chers. En voici un aperçu :

Le foulard de laine à 1 franc 25 centimes le mètre. Le fond blanc à petites croix cerise ou de toute autre couleur est charmant pour jeune fille: avec des petits volants, on aura une toilette tout à fait gentille. Elle sera réservée pour les beaux jours ainsi que les lenos Bradfort de toutes nuances, à 1 franc 65 centimes le mètre, & les sultanes à 95 centimes & 1 franc 45 centimes le mètre. Cette même étoffe, avec chaîne en soie, coûte 2 francs 95 centimes. Une petite étoffe grisaille pierrette à 75 centimes, largeur 65 centimètres, conviendra pour la campagne, ainsi que la brillantine anglaise, genre mohair, en toutes nuances & la cachemirienne.

La première de ces étoffes coûte 1 franc 45 centimes, & la seconde 1 franc 25 centimes le mètre. Dans les prix un peu plus élevés vous avez : le granité des Alpes à 2 francs 45 centimes le mètre, la Brésilienne étoffe mi-soie, à rayures de couleur; les foulards du Japon, tissu brillant uni & à minces filets ton sur ton, puis un grand choix de rayures satinées pour costumes & jupons.

Toutes ces étoffes sont charmantes, mais à quelques exceptions près, ces tissus sont connus; la nouveauté que j'ai constatée dans ces magasins, est le satin oriental. C'est une étoffe en coton mais croisé & donnant le reflet du satin d'où lui vient son nom. Ce satin oriental se fait fonds noir, écru, blanc, avec dessins jardinière Pompadour. Les mêmes teintes se font unies; on compose avec cette étoffe de charmants costumes.

Je vais décrire les deux que j'ai pu voir.

L'une a la jupe ronde, fond noir avec bouquets Pompadour, se reliant entre eux par de fines guirlandes de feuilles entremêlées de petits boutons de fleurs différentes. Ce jupon est sans garniture.

La casaque-tunique ou polonaise se fait en satin

oriental écru uni, elle est ornée dans le bas d'une frange en fil écru, elle est relevée sur les côtés par des nœuds de même étoffe.

L'autre en même étoffe, fond blanc, à dessins courants Pompadour. La polonaise en même étoffe; le bas est orné d'une guipure fantaisie. Je fus toute étonnée lorsque ayant demandé le prix du costume, on me répondit : 50 francs. C'est, à la vérité, le plus bas prix de ces costumes.

De plus élégants valent 75 francs. L'étoffe est toujours la même, la différence porte sur la guipure ou la frange. Ce satin oriental est bien préférable au piqué, qu'il rappelle un peu. Il est moins lourd & très-souple.

On fait aussi, en foulard de laine, de très-jolies toilettes ornées, pour vous, mesdemoiselles, d'effilé tom-pouce. On mêle au blanc deux nuances : le premier rang bleu foncé, le second bleu clair, & le troisième blanc. Ces rangs ne doivent pas être espacés; le bas du premier rang doit poser sur la tête du second.

J'ai encore vu, au *Grand-Marché-Parisien*, de jolies confections. La mantille, genre mantelet en cachemire avec haut volant plissé en faille. Un petit capuchon, chiffonné & retenu par des nœuds, couvre le haut du dos. Les pans, devant, sont de moyenne longueur. Ce modèle est doublé en soie noire & coûte 150 francs.

Des doubles pèlerines en cachemire, les unes brodées au passé en soie de couleur, les autres soutachées; des dolmans en cachemire. Ce genre est charmant, il s'est un peu porté cet hiver en drap orné de fourrure.

Ce printemps & cet été il sera adopté presque généralement pour la campagne. Il a des manches que l'on met à volonté, mais la manière de le porter, ainsi que son nom l'indique, est de le poser sur les épaules & de l'attacher devant par des agrafes en passementerie.

Le *Grand-Marché-Parisien* enverra franco des échantillons aux abonnées qui en feront la demande.

EXPLICATIONS

GRAVURES DE MODES

N° 1, *Toilette de jeune femme*. — Robe en taffetas grisaille, la jupe couverte de petits volants de 6 centimètres de haut. — Pardessus en taffetas noir. Deux plis creux formés de chaque côté du dos le fait cintrer. Ces plis sont maintenus, dans le haut, par une patte formée de guipure de laine. Deux rangs de guipure ornent le bas & remontent autour de la fente qui se trouve au milieu du dos. — Manche plate. Un volant en taffetas est posé au-dessus du coude. Ce volant, par la manière dont il est taillé, imite une manche large. — Même guipure comme ornement.

N° 2, *Toilette de jeune fille*. — Jupe ronde en foulard écri à petits bouquets bleus. — Mantelet en cachemire bleu. Le dos est arrondi & descend au bas de la taille, où il est maintenu par une ceinture qui s'attache devant. Les pans du mantelet sont posés dans la ceinture. Comme garniture, petits volants en cachemire.

Toilette de fillette. — Robe en mohair rayé. — Pardessus en taffetas noir, se boujoignant devant dans toute la hauteur. Les lés de derrière sont cousus après une ceinture qui prend des côtés. Le corsage forme basque derrière; devant, sa forme est princesse. Deux écharpes formant bretelle partent des épaules, & se croisent au bas de la taille sous un nœud de taffetas. Ces écharpes, taillées en biais, sont d'égale largeur dans le haut & dans le bas. La partie qui se pose sur le dos forme trois plis. Nœud au-dessus de l'épaule attachant la bretelle.

Toilette de jeune fille. — Robe en sultane. — Mantelet en taffetas gris. Un gros pli creux est formé au milieu du dos. Deux revers posés au-dessus simulent un capuchon. De petites bandes découpées en dents sont bordées d'un rouleauté en même étoffe & superposées sur le pli du mantelet. Le capuchon & la partie inférieure du mantelet sont également dentelés. Un effilé en soie est cousu sous les dents de la partie inférieure. Devant, les pans sont carrés en forme d'étole.

Pardessus capote pour jeune femme. — Il se fait en faille ou taffetas noir. Le devant, un peu cintré. Le dos demi-ajusté, tient deux lés de derrière. Des coques en faille avec un seul pan relèvent, de chaque côté, le pardessus & lui fait former le pouff. Le devant est orné d'un revers. Une ruche en ruban de faille couleur paille est posée tout autour dans le bas, mais en dessous, de manière à ne laisser dépasser que la tête de la ruche. — Même ruche sous le revers, mais plus petite. Cette capote se ferme par des brandebourgs. — Manche formée d'un revers & d'une coquille en faille d'où s'échappe un flot de ruban noir. — Petite ruche paille autour du parement et de la coquille.

GRAVURE D'ENFANTS

Modèle du *Grand-Marché-Parisien*, 5, rue Turbigo.

Petit garçon de quatre à cinq ans. — Costume écossais en popeline grise. — Jupe plissée. — Veste formant gilet. — La basque tient à la veste, elle est découpée à dents & figure des languettes qui ne sont pas séparées,

mais garnies de biais en faille & de boutons milanais. — Chapeau marin orné d'un ruban. — Bottes en chevreau.

Toilette de petite fille de neuf à dix ans. — Robe en alpagi, ornée, dans le bas, de tresse bretonne et soutache. — Deuxième jupe garnie d'effilés & relevée sur les côtés. — Corsage montant avec basque longue derrière. L'ornement forme châle devant, & derrière il est disposé en pèlerine carrée; aumônière sur le côté. — Chapeau en paille, orné de croisillons en velours; petit bouquet noué avec un large velours; sur le côté, oiseau mignon.

Toilette de petite fille de six à sept ans. — Robe en foulard, ornée dans le bas d'un volant bordé d'un petit ruban. — Deuxième jupe garnie de même. — Corsage montant ouvert devant. — Manche longue, large du bas, basque plissée à plis russes; cette basque est découpée à dents pointues.

Toilette de petite fille de dix à douze ans. — Robe en popeline de Lyon avec volant plissé, surmonté d'une ruche en satin. — Deuxième jupe ouverte devant, garnie de même que la première. — Corsage montant avec basque ronde derrière, ornée comme la jupe, retenue à la taille par une large patte figurant un nœud. — Chapeau garni d'une ruche.

Toilette de baby. — Robe en piqué anglais soutachée, retenue à la taille par une ceinture. — Col carré soutaché, poches fixées à la ceinture.

Toilette de petite fille de sept à huit ans. — Robe en alpagi havane; petit volant plissé légèrement, bordé d'un ruban & de trois soutaches ondulantes au-dessus. — Deuxième jupe avec les volants arrondis garnis de même. Le tour du cou est orné de soutache. — Trois rangs de soutache ondulante sur le corsage & forment châle. — Chapeau en paille, orné de larges coques en ruban.

CINQUIÈME CAHIER

Entre-deux. — V. B. — Clémence. — Garniture. — Mouchoir guipure Richelieu. — Toilette pour dame de quarante à cinquante ans. — Bouquet pour coin de cravate. — Tapisserie par signes. — Pantoufle. — Ornement pour robe ou jupon. — Petit tabouret de pieds. — Emma. — Stéphanie. — Entre-deux. — J. B. enlacés. — Petite garniture. — Marthe. — Parure en toile. — L. D. — V. B. — H. F. — E. C. enlacés. — Parure guipure Richelieu. — Dentelle lacet anglais & crochet. — Petite dentelle au crochet. — Entre-deux. — Clémentine. — A. M. enlacés avec couronne de comte. — Bouchon de lampe. — A. C. — Pot à tabac. — Garniture pour robe ou jupon. — Costume pour petit garçon de sept à huit ans. — Eva, avec guirlande. — Corbeille-étagère. — Costume pour dame âgée. — Dessin ganse ou soutache. — Carré au crochet, imitation de filet.

PLANCHE V

GRANDE PLANCHE DE CONFECTIONS

PREMIER CÔTÉ

Paletot garni de dentelle.
Mantelet.
Tunique à bretelles.

DEUXIÈME CÔTÉ

Mantelet avec revers formant capuchon.
Capote à revers.

LOGOGRIFFE

Je suis un des plus beaux, des plus chers attributs
Du Seigneur tout-puissant & de la Vierge-Mère ;
Et c'est aussi par moi que les grands de la terre
De la Divinité se rapprochent le plus.

— Deviner cette énigme est vraiment trop facile,

J'en offre la clef tout d'abord...

— Chez moi vous trouverez encor

Le héros chanté par Virgile,

— Et puis le protecteur des lettres & des arts,
Qui sut rendre fameux le siècle des Césars ;

— La cité qu'un bon fils bâtit au nom d'Hélène,
Dans notre France, alors gallo-romaine ;

— Mais j'ai bien mieux encor : admirez le tableau
Que traça Léonard de son divin pinceau ;

Nous montrant le Sauveur dans sa suprême agape,
Consacrant & le pain & le jus de la grappe,

Et se livrant lui-même au troupeau de son choix,
Quand un traître veillait & qu'on dressait la croix !

Le mot du Logogriphe d'Avril est : PAULINE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : Quand le chat n'y est pas les souris dansent.

RÉBUS

A



D'



LITRE





JOURNAL DES DEMOISELLES & PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS
Paris. Boulevard des Italiens. 4.
Costumes d'enfants du G^d Marché-Parisien Rue Turbigo. 2.



3838

Imp. DUPUY, r. des Petites Hôtes 22. Paris.

Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

Costumes de Printemps Modes et Confections de M^{me} Du Riez, 8, rue Halévy.

Ayuntamiento de Madrid



3838 (bis)

MODES DE PARIS
 JOURNAL DES DEMOISELLES & PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS
 Paris Boulevard des Capucines 1
Costumes d'enfants du 1^{er} de Mars 1858 Rue Turigo 3.

